

Essai

sur *Malicroix* d'Henri Bosco

(I)

Ryôichi KATSUNO

Pour un lecteur qui suit chronologiquement l'œuvre d'Henri Bosco, il serait bien facile de se persuader que depuis *Le Mas Théotime* (1954) s'y ajoute un élément considérable qui régnera jusqu'à la fin, c'est-à-dire à *Une Ombre*, roman posthume et inachevé, sur son cosmos esthétique. Cet élément, ayant flotté comme un pressentiment depuis le début de sa carrière littéraire, finit par y prendre une expression convenable et concrète ; c'est le sujet de la *lignée*.

Comme de juste la lignée a derrière elle une chose, chose formant le centre magnétique de l'espace de Bosco : maison. Parmi toutes les choses qui s'y situent, elle est, peut-on dire, celle la plus voluptueuse et donc la plus favorable à devenir le médium entre l'humain et le non-humain. De plus elle-même est une humanité, et quelquefois elle oublie sans aucun regret ses habitants pour vivre de sa propre vie. Ainsi le narrateur d'*Hyacinthe* (1940), devant une maison abandonnée, murmure :

Après quarante ans d'abandon, elle ne pouvait plus abriter les hommes. Elle les avait oubliés. Sans doute avait-elle fini par vivre en elle-même. p.61.

Toutefois soit abandonnée, soit habitée, en elle un phénomène arrive sans discontinuer ; dans une maison se fait l'accumulation de toutes les histoires, par exemple celles des êtres et des choses qui s'y trouvent le long des générations, ou bien celle d'elle-même, car <une maison vit comme vit un homme.>⁽¹⁾ Là, il y a un amas de vies, de morts, de plaisirs, de plaintes, de réminiscences, d'oublis... En effet la maison respire en entraînant les autres présences qu'elle embrasse, comme fait le monde. <Rien en ce monde n'est construit qui

ne soit, si l'on cherche bien, à l'image du monde, et l'homme comme la maison, la maison comme l'homme⁽¹⁾ >. Donc chez Bosco la maison est située au niveau de notre monde où se déroulent de temps immémorial toutes les scènes de l'humanité. Le narrateur du *Jardin d'Hyacinthe* (1946), contemplant son mas solitaire⁽²⁾ un soir hivernal, écrit :

Une immense pluie sidérale criblait d'astres brillants le ciel profond de février. Des trains d'étoiles s'élevaient sur l'orient nocturne. A travers l'air limpide [...] les constellations [...] transportaient la vie des vieux mondes dans la lumière zodiacale.

Sur la terre, dans mon mas, aussi vieux, me sembla-t-il soudain, qu'une antique planète, s'était formé à mon insu un petit monde merveilleux en communication avec les autres mondes. Et j'étais arrêté, tout ému, devant cette découverte soudaine, ne sachant comment j'entrerais dans cette maison, où sept pauvres chandelles brûlaient, derrière les fenêtres avec l'étrange beauté étoilée. p.96.

Ici la maison se fait prendre dans l'envergure cosmologique ; son toit se compare au firmament et son plancher à la terre, et sept chandelles, même pauvres, évoquent l'image de la Grande Ourse. Ainsi un simple acte de monter et de descendre dans la maison est considéré comme celui qui possède une échelle universelle. Cet acte est plein de significations, parce que monter et descendre,⁽³⁾ c'est-à-dire agir dans l'ordre horizontal, c'est l'action allégorique qui symbolise la phénoménologie ambivalente de la sphère de Bosco. Monter, c'est la volonté de se diriger à la lumière et descendre, celle de cheminer aux ténèbres, quoique dans les deux cas il y ait toujours le travail diabolique de la dynamique qui est inhérente à la sphère de cet écrivain.

Alors quel aspect a en général la maison élevée par Bosco? Au cours de nos recherches elle se montrera tantôt bénigne tantôt malicieuse. On peut dire qu'une maison doit son aspect moral et corporel à celui des habitants et des fréquentants. C'est la marque fatale qui la caractérise pendant beaucoup de siècles. Pourtant le problème n'est pas si simple ; chez Bosco cela deviendra plus grave et plus hallucinant. Plus tard nous en traiterons minutieusement, et maintenant nous nous bornons à présenter l'aspect ambivalent de la maison de chez Bosco. Un autre narrateur⁽⁴⁾ de *L'Antiquaire* (1954), résidant une nuit dans sa bastide de la Provence autour de laquelle se déchaîne une tempête automnale, écrit sur la faculté maternelle de sa demeure :

Quand l'asile est sûr, la tempête est bonne et, avec du feu, un livre, une lampe, quelle chance que le vent pleure, que la pluie se lamente et que la pinède, plus haut, sur le plateau désert, élève et abaisse la voix comme la mer déferlant le long du rivage... On frissonne, mais de plaisir, car l'on sent près de soi le calme génie du refuge, dont la présence est toujours chère à l'homme. Il veille (...), il protège le toit et l'âme. le feu et le songe. p.374. (souligné dans le texte)

Nous pouvons y lire, de la part de l'homme, un égoïsme innocent du protégé qui se donne aux mains rassurantes d'un grand être, et une rêverie méditative et paisible se communiquant avec le génie du protégeant, et de la part de la maison, une image héroïque comme le combattant contre la force destructive du dehors et une physionomie maternelle qui embrasse et contemple les vies du dedans. Pour celui qui s'abrite dans la maison inexpugnable, plus la violence du dehors devient effrayante, plus le bien-être devient grand ; et le sourire aux lèvres il peut écouter la tempête en méditant l'image pathétique de son asile et en s'embaillant de la douceur qui lui vient du feu tranquille de la cheminée. A ses oreilles, même le gémissement des arbres et des fils électriques et le roulement de tonnerre accompagnant des échos persistants, ce sont plutôt les facteurs qui lui rassurent le repos de l'âme, lequel fonctionne favorablement à l'arrivée d'une rêverie paisible.

Ainsi dans la maison de chez Bosco il y a sourires naïfs, paroles amicales, c'est-à-dire paix teinte de songes bienheureux. On peut donc, comme un rêveur solitaire, s'y abandonner sans aucune gêne. C'est un des aspects qui caractérise la maison de cet écrivain.

Cependant dans le monde ambivalent d'Henri Bosco, cela n'est qu'un aspect ; il y en a toujours un autre. Dans le récit demi-autobiographique *Tante Maritine* (1972), le narrateur, en hésitant devant la porte entrebâillée, murmure :

On n'y (=dans la chambre) pénètre pas sans quelque appréhension, même en plein jour. Quelqu'un vous y guette. Tout enfant je portais déjà ce sentiment étrange d'un danger inconnu si vif qu'avant d'entrer dans la maison. p.239.

Une fois entré dans l'espace comme cette maison de *Tante Maritine*, le héros ou le narrateur⁽⁵⁾ se sent souvent rejeté au milieu d'un champ magnétique et y surveillé par toutes sortes de présences insaisissables qui cachent jalousement leur nature sous la masque anonyme et la volonté énigmatique. Il y est en butte aux regards persistants en ne sachant pas d'où ils émanent. Naturellement l'invisible se place, contre le visible, sur un meilleur

terrain où celui-là s'impose facilement à celui-ci. Pour le héros ou le narrateur c'est un sentiment si désagréable que quelquefois il est à deux doigts de la folie ; il tombe tantôt dans une impulsion aveugle tantôt dans une impuissance insidieuse, bien que ce soient deux expressions du même état d'âme.

Cet état d'âme qu'éprouve le narrateur de *Tante Maritime* devant la chambre dans laquelle se cachent, imagine-t-il, d'obscurs dangers, cela ressemble au sentiment dont fût surprise l'humanité primitive en face de quelques présences sans nom, dans lesquelles elle reconnut une divinité de bonne ou mauvaise volonté. Pleine de curiosité et de peur elle se mit en route pour le voyage des connaissances. Pourtant en elle il régna presque toujours un malaise difficile à chasser, car avec les présences anonymes elle ne trouva aucun moyen de rivaliser. Seulement au cours de ce voyage, elle put devenir initiée au secret de l'univers et deviner n'importe quels présages qui échappent au sens des vulgaires. De même les personnages de Bosco obtiennent d'une façon presque innée la faculté de pressentir l'existence d'une divinité. Cette faculté, obtenue par échanges et rencontres avec des signes apparemment banals, fait d'eux les privilégiés, privilégiés capables de capter les ondulations qu'émettent les invisibles, les inaudibles, les intouchables, bref les innommables. Cela arrive dans un champ si tendu, hors le contact quotidien avec l'image banale de notre monde. Dès lors, en jouissant de cette faculté qui a souvent une tendance à la nature sinistre, on ne peut plus être d'humeur à vivre dans la sagesse traditionnelle, et chez soi s'invétère un pli de ne regarder les choses que sous l'angle primitif. On se plonge au fin fond de soi comme dans la substance des phénomènes, car connaître soi-même, c'est de participer au secret des choses, maintenant que l'on s'assimile bon gré mal gré à la nudité de chaque présence. Son antenne, aiguisée à l'extrême, ne laisse pas de distinguer les plus minces nuances du monde extérieur. Par exemple dans *Sabinus* (1957) le berger Arnaviel, entraînant le troupeau sur le retour des Alpes, contemple le ciel étoilé, se sent saisi d'une inquiétude ineffable. Écoutons le dialogue entre lui et sa maîtresse Philomène :

— Le temps est bien beau, disait Philomène.

— Oui, c'est ça, il est beau, répondit Arnaviel un peu pensif. p.195.

Nous pouvons lire dans ce simple dialogue leur crainte d'un événement inconnu qui se tient quelque part aux aguets. Peut-être le temps est trop beau pour que s'endorme leur antenne qui s'exerce pour < observer les signes précurseurs du vent, de la pluie, de

l'orage >⁽⁶⁾ et surtout de l'événement anonyme. Et <à qui sait beaucoup de choses>, ⁽⁶⁾
<trop de sérénité> ⁽⁶⁾ fait entrevoir le visage malicieux ou monstrueux de l'univers.

C'est cette espèce de personne qui réside dans la maison de chez Bosco. En plus la situation ne se borne pas là ; elle prend l'aspect beaucoup plus compliqué. Mais par quels facteurs ? Avant que nous y touchions, lisons deux ou trois phrases riches de significations dans ce sens :

J'étais entouré de gens qui possédaient au plus haut point la faculté de se rendre invisibles.
Le Sanglier (1932) p.101.

Je sentais tout autour de moi une mystérieuse surveillance. *Un Rameau de la Nuit* (1950)
p.24.

La maison a des murs, des couloirs, des portes, et tout vous y guette [...]. Et qui vous surveille avec malveillance a la complicité effrayante des murs, des recoins, des placards mi-clos ... *Un Oubli moins profond* (1961) p.317.

Dans la maison de chez Bosco où demeure ⁽⁷⁾ le héros ou le narrateur qui, comme nous venous de voir, possède l'antenne excellente pour déceler ce qui cache sournoisement, il se sent contraint, (hélas !) à cause de son antenne-là, d'être mis au milieu des présences sans visage ni nom ni expression ni sentiment de notre monde familier. Et ces présences — humain, bête, objet etc —, jouissant d'une fonction particulière aux génies du monde ténébreux, se pelotonnent dans d'obscurs desseins et des manœuvres occultes, et envoûtent le héros ou le narrateur par la surveillance mystérieuse. Entouré du silence ⁽⁸⁾ plein de mille bruits qu'émanent les présences en question, en vain il cherche d'abord à en découvrir la nature et ensuite à s'échapper de la sphère ensorcelante, car malgré la faculté de deviner les nuances difficiles à expliquer raisonnablement, il aime toutefois le <monde plein, indubitable sans confusion> ⁽⁹⁾ où il pourrait mettre sa <pensée au net>. ⁽⁹⁾ Ainsi déclare le narrateur de *L'Antiquaire* :

Trop de desseins et de personnages occultes m'enveloppaient pour que parvint à mon esprit une explication décisive. p.346.

Atmosphère étouffante d'où, à la fin de tant de patientes et de latences, viendra le déchaînement qui deviendra ensuite l'aventure à la Bosco. Et avant tout il est improbable

que le narrateur délaisse cet espace, car il existe déjà entre l'un et l'autre un pacte qui les a rendus proches et complices. Le plaisir presque pervers qui baigne le narrateur serait si tenace. C'est la tendance dominante de Bosco même. Dans *Le Jardin de Trinitaire* (1966), *Souvenirs* III, il écrit :

J'aime pénétrer jusqu'au fond des âmes, bonnes ou mauvaises [...]. p.15.

Et ensuite :

Rien ne m'était plus cher, enfant qu'on laissait si souvent solitaire, que de profiter de ma solitude pour y attirer les êtres qui rôdaient autour. *ibid.* p.91.

En tous cas, voilà un autre aspect de la maison. Aspect obscur, sournois et lugubre qui vous capture par l'ambiguïté intentionnelle. Et concernant la nature des présences qui y grouillent, nous éclaircirons au cours de ces recherches.

Comme nous avons déjà indiqué, dans n'importe quelle maison il a lieu sans discontinuer le travail d'une sorte d'accumulation de toutes les présences organiques comme inorganiques, chargées de beaucoup d'histoires. D'où vient le génie de la lignée qui mit dans son joug inviolable la postérité.⁽¹⁰⁾

Alors dans la littérature d'Henri Bosco qui se caractérise, comme nous avons répété, par l'ambivalence, quelle forme nous montre le sujet de la lignée ? Pascal Dérivat, héros-narrateur du *Mas Théotime*, réfléchit, en faisant mention du voisin ennemi Clodius, sur sa propre nature et écrit :

[...] Clodius est mon cousin et, bien qu'on m'ait élevé à la ville avec une réelle douceur, j'en ai pas moins reçu en partage cette sauvagerie. p.10.

Et quant à l'éclat de sa violence inconcevable,⁽¹¹⁾ les gens en jugent la cause en usant de cette expression ; < le sang des Clodius avait parlé. >⁽¹²⁾ *Le Mas Théotime* est une histoire qui se base sur les deux familles : les Dérivat et les Métidieu. Cela est en effet un sujet qui coule au milieu de ce roman, mais il y en a un autre peut-être plus important, nous pouvons le savoir par ces deux épisodes sur le caractère contradictoire du héros-narrateur. Cet autre sujet—sujet des deux sangs qui coulent dans une seule personne, en la lançant dans

un remous pathétique—deviendra le thème fondamental de *Malicroix* (1948) dont nous allons traiter dans cet essai.

A peine feuilletons-nous *Malicroix* que nous nous trouvons lancé en plein milieu du sujet essentiel de ce roman. C'est d'abord sous la forme du climat qu'apparut le thème de la lignée. Nous sommes en face des deux climats bien contrastés qui entouraient chacune de génération en génération les deux familles : les Malicroix et les Maigremut. Cornélius Malicroix, défunt grand-oncle maternel du héros-narrateur, vivait <au milieu des étangs, en compagnie de quelques pâtres aussi durs et aussi sauvages que lui>⁽¹³⁾ tandis que les Maigremut dont Martial, héros-narrateur, porte le nom, étaient <des gens de terre grasse, qui attachent à quelque aisance une valeur morale.>⁽¹³⁾ Plus tard dans la Camargue que traverse le Rhône tourbillonnant, et surveillé par beaucoup de présences suspectes, Martial de Mègremut se rappelle l'aménité du climat des siens et écrit :

Ce ne sont que jardins bien abrités, enclos adossés aux collines, blottis dans tous les creux, tiédés par le moindre soleil. Les eaux n'y viennent que des sources ; et nous les canalisons [...]. C'est le pays des toitures amènes, sous lesquelles vivent en paix de petites familles agricoles. Les vertus y prennent un charme domestique et la grâce y tempère le devoir. [...]. Là je suis né, là me plaisent les jours, les nuits, et je n'y sais point de saison ne m'apporte quelque joie. Les meins y sont faits au bonheur par quelques siècles de travaux sensés et d'ambitions modestes. J'y vois le paradis [...]. pp.38-39.

Dans un sens le climat détermine la nature des gens ; en effet <le pays des toitures amènes> rassure la douceur des Malicroix qui s'y racinent depuis longtemps. C'est le climat de leurs ancêtres. Ayant une merveilleuse familiarité avec le climat baigné de lumière souriante, les Maigremut vivaient, vivent et vivront les carrières paisibles et pacifiques. Donc plongé, lui aussi, dans les lectures apaisantes ou les méditations innocentes, Martial, à titre d'un des Maigremut — <la tribu la plus douce de la terre>⁽¹⁴⁾ —, continuerait à passer le temps <la bouche pleine de bon sens>⁽¹⁴⁾, les oreilles pleines de voix de sagesse et les yeux pleins de soleil souriant, si un jour une voix fatale ne lui donnait pas le signal de départ.

Toutefois pour qu'un appel devienne fatal, il faut dans son réceptacle le terrain favorable, et ce terrain est ici un autre sang qui se cache en Martial. Rappelons-nous le cas du héros-narrateur du *Mas Théotime*. Tout en étant latent d'ordinaire, le sang de

Clodius se réveille d'une manière imprévue en lui pour évoquer sa violence. Ainsi se déchaîne la scène pathétique qui trouble la campagne paisible. De même, ou peut-être sous l'apparence plus évidente, le sang des Malicroix parle quelquefois en Martial Mégremut. Il y a sa confession très importante concernant le sujet qui dominera tout ce roman :

Les miens (mes parents étant morts) c'étaient mes oncles, mes cousins et tout un monde affectueux de tantes, de cousines, qu'un rien attendrissait. Je m'attendrissais avec eux, et je me sentais Mégremut à leur contact, car ils ont la douceur très communicative. Mais, resté seul, je redevais Malicroix avec une sorte d'ivresse clandestine et une étrange appréhension. Car ce Malicroix inconnu de tous, caché au plus noir de moi-même, me semblait plus vivant que tous les Mégremut qui m'habitaient avec aisance. Il ne se mêlait point à eux et sa réserve à se montrer créait en moi une solitude morale, puissante comme un pays nu, plat, travaillé des eaux et des vents. Et c'était là que je le rencontrais. pp.14-15.

Tout en ayant la conscience obscure de la postérité de Malicroix, Martial tâche de se persuader un pur Mégremut, emmailloté de la douceur féminine des siens, quoique quelquefois comme le joug pas facile à s'en délibrer. Mais cette confession nous annonce que va se rompre l'équilibre des deux sangs. Pour cela il suffirait d'une amorce quelconque. Jusque là, bien que soit ensorcelante l'existence de son grand-oncle Cornélius, ce n'était qu'un mirage sans corps ni âme que créait une solitude clandestine où Martial se donnait de temps en temps avec une peur teinte de plaisir. Car notre monde réel veut se trouver dans les choses concrètes. Et maintenant à Martial, qui est devenu un récipient convenable à l'arrivée d'une fatalité, vient l'amorce voulue : mort de Cornélius Malicroix. Chose ironique ; par la mort, Cornélius quitte sa fictivité et prend son existence sans conteste en Martial Mégremut. Désormais celui-ci ne dira plus : <De mon grand-oncle Malicroix je n'attendais rien.>⁽¹⁵⁾ Par-dessus le marché, un mois plus tard il arrive une lettre du notaire de Cornélius :

Cornélius de Malicroix laissait un héritage : des terres dans les marécages, quelque bétail, une mesure. Et, nommément, il me faisait son héritier. p.15.

Voilà le signal décisif de départ. Mais de même temps cela signifie le commencement

d'une lutte cruelle entre les deux sangs de chez Martial. Jusque-là ces deux sangs maintenaient l'équilibre et jouissaient d'une coexistence quoique ce ne soit qu'en apparence.

Ainsi trouvons-nous Martial dans une maison établie au milieu d'un îlot de la Camargue. La Camargue, c'est en effet le climat des Malicroix. Ici il nous faut étudier ce que c'est que la Camargue dans ce roman. Le notaire de Cornélius, maître Dromiols, parle à Martial :

Il faut connaître la Camargue pour savoir comment s'y confondent les objets que l'on voit à ceux que l'on croit voir, surtout quand la pensée, immobile sur elle-même, exerce, au centre de notre âme, cette fascination de l'idée unique, d'où naissent les mirages et les obsessions. p.79.

Et :

Ici le moindre souffle est une voix, l'ombre la plus banale, une présence. Un reflet sur l'eau, un nuage, deviennent aussitôt l'origine d'un mythe ou évoquent quelque légende. Les vieux cultes ne sont qu'assoupis sous cette terre. p.80.

Pays le plus favorable à faire d'un homme rationnel un visionnaire. Il vous fera voir l'invisible, écouter l'inaudible, toucher l'intouchable, bref connaître l'inconnaissable. A chaque contact de votre propre être avec la vie de cette sorte de pays, la marque du pays deviendra plus fatale en vous pour déterminer enfin une façon à vous de voir le monde. Vous porterez d'abord cette marque comme votre physionomie temporelle, mais un jour vous vous trouverez y assimilé ; donc elle deviendra ouvertement votre propre signe. Vous ferez d'un vent, d'un nuage, d'un arbre, d'une bête ou bien d'une simple ombre un mythe à travers lequel vous interpréterez le monde et votre propre être. La vision deviendra une seule matière concrète, une seule réalité. Dès lors au centre de votre essence, il régnera une forte volonté de vous jeter dans le travail persistant de la terre du pays. Le génie tellurique alors vous parlera ses mots et s'emparera de votre vie psychique afin de vous faire un de ses éléments. Ce génie, comme une grande puissance créatrice, vous façonnera à sa guise. Conscient ou inconscient vous participerez à l'organisme du pays et le pays entrera en vous en se faisant à son tour un molécule de votre être. Là, pacte établi entre le pays et vous, pacte quelquefois insidieux mais jamais annulable à moins que vous ne le quittiez pour toujours. Une fois qu'il arrive l'affinité intime entre vous deux, le pays vous

offrira quel aspect riche de légendes mystiques ! Vous pourrez alors vous y prolonger entièrement. Car ce sera en effet en recherchant votre propre âme qu'il aura lieu votre voyage intérieur.

Écoutons de nouveau Dromiols :

Ici l'on est seul avec soi, seul avec l'étendue, et seul avec les bêtes... p.62.

Mais seul avec les gens qui fréquentent avec une intention quelconque. Situation si propre à descendre au plus profond de soi-même et à reconnaître sa nature authentique. Pour Martial il n'y a plus de <populations amènes> ⁽¹⁶⁾ ni de jardins florifères, ni de collines arrondies, ni de ruisseaux balbillants. Entouré de présences suspectes il doit à présent faire front au climat austère des Malicroix. Il murmure :

Je suis un Maigremut, un doux, aimant l'étude, les plaisirs discrets et les vrais vivants. Me voici au milieu de morts. p.50

Martial, homme élevé au milieu de l'ambiance riante, il est dans la Camargue où se démène la tempête automnale et tourbillonne le Rhône en crue, — de ce fleuve qui se charge du rôle important dans ce roman, nous allons traiter minutieusement plus tard — et nous le trouvons avoir défait ses valises dans une maison solitaire où a récemment rendu l'âme son grand-oncle de Malicroix. ⁽¹⁷⁾ Alors en parlant de ce bâtiment, nous pouvons étudier le thème de la maison et de la lignée de la littérature d'Henri Bosco.

Or, cette maison, c'est là l'espace sur lequel se superposaient sans discontinuer beaucoup de vies des Malicroix. Surtout y eurent lieu la plupart de jours de Cornélius. Comme nous avons touché ci-dessus, il y a donc dans ce bâtiment un amas psychique et corporel de la vie de Cornélius à travers laquelle Martial se correspond avec l'existence des ancêtres plus loin. C'est d'abord dans le lit que naît un accord profond qui rend Martial assimilé à ses ancêtres, car s'y passaient beaucoup de vies nocturnes ou agonisantes, surtout la vie et la mort de Cornélius. Par celui-ci, <creusé à longueur de nuit, de son poids humain, et peut-être d'un songe amer>, ⁽¹⁸⁾ ce lit est le plus favorable médium entre le vivant et le mort, et le sommeil, qui prend dès la première nuit le vivant, est chargé de la lignée lointaine des Malicroix. Sur ce, Martial écrit :

[...] je m'allongeai sur le lit, où le vrai sommeil de mes pères m'enveloppa. p.22.

Et ensuite les paroles qui évoquent un autre sujet cher à Bosco depuis *Hyacinthe* :

J'appelle ce sommeil le sommeil de mes pères, parce que je n'y prends rien dans ma mémoire humaine pour y créer mes songes. Ce qui sort de moi vient d'ailleurs. Et ce sont d'autres souvenirs que ceux de ma vie antérieure dont se forme ma vie nocturne. pp.22-23.

Emmailloté douillettement du <vrai sommeil de(ses)pères>, Martial voit s'effacer son propre sommeil aussi bien que son propre être actuel. <(Sa) vie antérieure> et aussi actuelle devient fictive et fait place à d'anciennes vies inconnues ; il arrive en lui un remplacement entre les deux mondes, c'est-à-dire entre le présent et le passé. L'important est que ce phénomène ait lieu sur la base du psychisme, non pas de la psychologie. Chez Martial ce ne sont pas les jeux innocents d'une simple rêverie, mais disposant tout son être au travail riche en force pénétrante du sommeil, il se connaît vivre, corps et âme, l'existence de ses ancêtres. Alors autrement dit, les morts, eux, recapturent leurs jours une fois perdus par l'intermédiaire de l'être de Martial et commencent à revivre bien concrètement en lui. De même que le narrateur⁽¹⁹⁾ d'*Hyacinthe* qui se trouve, par l'incantation de la lampe d'autrui, sur la scène où grouillent les figures étrangères, Martial se voit incarné dans l'existence inconnue des morts. En plus il y a dans son cas la relation — même lointaine — du parentage. Sa substance ne peut pas s'empêcher de subir l'invasion psychique de celle des ancêtres pour y construire une sorte de communauté. Maintenant que s'établit cette communauté, il advient un renversement de la valeur ; comme nous venons de montrer, <d'autres souvenirs que ceux de (sa) vie antérieure> se transforment en ses *vrais* souvenirs et l'emportent sur ses jours *réellement* vécus. Ici ne faisons pas faute de nous rappeler les paroles du narrateur du *Jardin d'Hyacinthe* qui éprouve le même phénomène et la même scène qui se déroulent en celui d'*Hyacinthe*. Celui-là écrit :

J'y [=une autre vie] touchais par une mémoire enfantine. Elle n'avait rien de commun avec celle où je conservais mes propres souvenirs d'enfance [...]. Mystérieusement arrêtée dans le temps, cette mémoire n'avait pris qu'une faible étendue au passé, pour y mettre les figures d'une vie brève, et qui, dès lors, avaient gardé cette merveilleuse fraîcheur de paradis. Ainsi je soupçonnais que ce n'était pas moi qui me souvenais de ces choses, mais qu'un être inconnu se servait de moi, cette nuit, pour retrouver ses souvenirs [...]. pp.215-216.

Nous y voyons une personne qui, infiltrée par une vie d'autrui, a des doutes sur l'authenticité de sa propre vie. Elle s'agace en se disant : < Lequel est mon propre être ? et si cela n'est pas mon moi, où est mon moi authentique ? en tous cas je ne suis qu'un instrument opportun afin qu'y vive une autre vie ? > Ce phénomène, qui est le leitmotif d'*Un Rameau de la Nuit*, rendra visite dès lors plusieurs fois à Martial en devenant de plus en plus insinuant, surtout depuis qu'il aura mieux connu l'histoire des Malicroix, celle de Cornélius, car le sang des Malicroix parlera alors de plus en plus fort en Martial.

Toutefois ce qu'il ne faut pas négliger sur ce sujet, c'est que pour l'arrivée de ce phénomène il est besoin d'arrière-plans convenables. Dans ce cas ce sont de prime abord la Camargue, climat à la Malicroix, et la maison solitaire < [imprégnée] à longueur d'année par >⁽²⁰⁾ les histoires d'une famille, nous avons déjà dit. Encore s'y ajoute en ce cas un autre facteur, facteur un peu physiologique. C'est la douce chaleur émanée de la cheminée. Sur ce, Martial écrit :

Ces feux entretiennent en nous la chaleur nécessaire à l'arrivée des songes, et ils ont sur notre mémoire une puissance telle que les vies immémoriales sommeillant au delà des plus vieux souvenirs s'éveillent en nous à leur flamme, et nous révèlent les pays les plus profonds de notre âme secrète. Seuls, ils éclairent, en deçà du temps qui préside à notre existence, les jours antérieurs à nos jours et les pensées inconnaissables [...]. p.35.

Abrité contre la tempête par les mains puissantes de la maison et embrassé par le bien-être sensuel de la chaleur, on se trouve destiné à la correspondance sérieuse avec les autres présences. Situation parfaite, y en a-t-il plus favorable pour l'arrivée d'un autre monde ? On ne cesse d'y plonger ses regards, ses oreilles et tous ses sens possibles afin de se procurer cet autre monde inconnu, tout en sachant que l'on se risque par cela à être en butte à la pénétration insinueuse de ce monde-là. En respirant la douce chaleur et en contemplant la demi-clarté — l'une et l'autre, elles sont si riches en fonction évocatrice — on commence d'abord à vivre entre les deux mondes, s'expose ensuite au foyer de leur communication secrète et se fait enfin l'objet propice à l'incantation de la maison. Le paysage auquel on se croit assister se dérobe, se fond et se reforme en changeant clandestinement sa nature. Cela veut dire que soi-même on est déjà devenu un élément de l'autre monde. Et dans ce monde-là toutes les présences — soit êtres, soit choses — prennent un aspect primitif et respirent leur propre substance lointaine ; donc tout y consiste à s'adapter à une inclination

instinctive à retourner en état chaotique où il n'y a aucune hiérarchie entre le présent et le passé, les vivants et les morts, les êtres et les choses. On y écoute parler une table ses propres paroles⁽²¹⁾ et voit un bruit ou un silence prendre son corps concret. Pourtant pour entrer dans ce monde-là, on doit toujours être lucide même en sommeil, être conscient même en rêve. Alors on devient <le rêveur de rêverie>⁽²²⁾ qui <peut, au centre de son moi rêveur, formuler un cogito>⁽²²⁾. Comme de juste *le rêveur de rêverie* n'est autre qu'un visionnaire qui habite avec une conscience lucide dans une nouvelle réalité inébranlable. De plus il y a le feu. Comme Gaston Bachelard dit, <on rêve devant son feu et l'imagination découvre que le feu est le moteur d'un monde.>⁽²³⁾ Ainsi peut-on participer par l'intermède du feu à une activité cosmique de l'imagination. Mais en accompagnant sa douce chaleur, le feu de la cheminée, feu apprivoisé pour ainsi dire, il ouvre quelquefois les bras de l'accueil. Se communiquant avec la maison bienveillante, il renforce la fonction de l'accueil et vous amène à vivre d'une rêverie consciente. Par-dessus le marché les feux que regarde Martial reçoivent beaucoup de soins des ancêtres ; ils étaient apprivoisés par les mains assidues des Malicroix, et Martial est maintenant leur relayeur. D'ici il ne cessera de soigner ces feux, aussi même pour devenir un Malicroix. Ainsi en se sentant <à l'abri, pendant que [soufflait] la tempête, sous [la] couverture de laine>⁽²⁵⁾, il a passé sa première nuit de chez Malicroix. A l'éveil, bercé par une odeur de la nourriture, <odeur de vie domestique>⁽²⁴⁾, il se dit : <Pour la première fois où je m'y éveillais, j'étais chez moi>⁽²⁵⁾. Déclaration arrogante, c'est vrai, mais ce sont au moins ses premiers pas vers la conquête de cette maison.

Or, quelle nature a cette maison ? Et quel aspect montre en général la maison du monde de Bosco ? Comme nous avons étudié ci-dessus, une maison vit dans la communication intime avec les habitants. D'où naît la physionomie de chaque maison. Donc on peut dire avec le narrateur d'*Hyacinthe* que <[les] maisons mortes n'ont jamais cet aspect de repos et d'attente, de méfiance et de soumission>⁽²⁶⁾. Remarquons l'expression : *aspect de méfiance*. Cela veut dire qu'une maison jouit d'une volonté de ne pas se donner à l'étranger, qui s'y sent fatalement intrus. Devant le refus de la maison, il doit reconnaître à nouveau un grand amas des histoires de la famille étrangère à lui ; il ne peut faire autrement que de s'en aller, en se disant peut-être : <A chaque maison, chaque aspect.> Cependant une fois qu'une maison ouvre les bras à un homme, elle déroulera autour de lui la faculté assimilatrice. Peu à peu il se sentira initié au génie de cette maison.

Alors comme nous avons parlé un peu minutieusement plus haut, dans le monde de

Bosco il y a le grouillement sournois de pas mal de présences qui traînent autour d'elles une ombre de l'autre monde. Au cas où ces présences seraient humaines, elles se présentent le plus souvent sous la forme de serviteur, de berger ou bien de braconnier. Douées d'un art d'apparaître et disparaître comme par enchantement, elles se plongent souvent dans une taciturnité et y coexistent sagesse et arrière-pensée. Elles montrent rarement le mouvement de leur sentiment de même que leur existence corporelle. En se communiquant secrètement avec la vie des choses organiques ou inorganiques, elles jouissent d'une connaissance du cosmos malgré leur ignorance, connaissance profonde mais teinte quelquefois d'une sorte de sournoiseté. Possédant en elles les images de terre, d'eau, de feu ou de ciel elles respirent au milieu du bouillonnement cosmologique qui est échappé souvent aux sens vulgaires. D'où vient leur perspicacité surnaturelle et diabolique ; nous avons un exemple dans le dialogue entre Martial et Balandran qui a lieu sous le gros temps. Celui-ci prononce :

- M. Dromiols va arriver.
- Par ce temps ?
- Par ce temps. Il en a vu d'autres avec M. Cornélius.
- Mais je n'ai pas reçu. Qui vous l'a annoncé? [...]
- Je le sens venir [...]. M. Dromiols n'avertit pas. p.52.

Voilà un type qui vit des signes du monde primitif. Ce type connaît (et quelquefois y participe) le fond de l'affaire, dans le tourbillon de laquelle le héros-narrateur va s'engager sans qu'il s'en doute. Mais ce type fait semblant de ne rien voir ; c'est un aspect de sa sagesse. De là on pourrait dire que cette sorte de type est la créature du monde *nocturne*. Rampant sous l'ombre épaisse du monde, il possède, comme un attribut fatal, la faculté de s'y assimiler. Nourri de l'esprit des dieux de ténèbres cimmériennes, il doit vivre dans la conscience *nocturne* même en plein jour. Les yeux baignés d'une réminiscence de la nuit primordiale, il en tire des renseignements nécessaires à pénétrer dans le secret des phénomènes banals. Car pour lui *nuit*, c'est l'espace favori où même les objets familiers, livrés du rôle assujetti à la vie humaine, reprennent une vie non-quotidienne et présentent une image inhérente à leur état fondamental. Même s'ils ne déploient pas moins la fonction journalière, ils y jouissent de l'existence fière qui n'est rien d'autre que la scène sur laquelle de temps immémorial se déroulait toute la nature. De ce point de vue, le narrateur du *Jardin*

d'*Hyacinthe* écrit :

Dès qu'on regardait un objet, il paraissait vous faire un signe. Sa position prenait un sens ; on en déchiffrait mal la signification mais on le devinait orienté. Il l'était, comme tous les autres, sur cette âme attendue. pp.85-86.

Ame attendue par qui ? C'est par la servante Sidonie, une personne qui vit en état de communication intime avec toutes les choses en ayant une modeste sagesse souriante. A ses yeux les objets respirent hors du joug de la vie quotidienne, c'est pourquoi elle ne les dispose pas <en vue de ses commodités>⁽²⁷⁾, <mais plutôt suivant leur noblesse>⁽²⁷⁾. Alors chaque objet se range suivant la hiérarchie établie par le cœur de Sidonie. Par exemple <la carafe de cristal dans laquelle l'on verse le vin est, sans aucun doute, plus noble que la casserole de feu où l'on fait cuire les carottes>⁽²⁷⁾. Un moindre bout de pain, une simple table, eux aussi deviennent les êtres de l'âme au cours du travail moral et corporel de la vieille Sidonie. Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que ce personnage est différent de presque tous les autres sur un certain point très important. En Sidonie nous ne reconnaissons aucune ombre sinistre qui est inhérente aux autres ; elle coexiste avec les anges, non pas les dieux de mauvaise volonté. <[C'est] bien au paradis qu'elle [vit], corps et âme>⁽²⁸⁾. En un mot elle représente la lumière sereine dans le monde ambivalent d'Henri Bosco, comme le font Tante Maritine⁽²⁹⁾ et les Alibert du *Mas Théotime*.

D'ailleurs une fois arrivé à la maison en question avec un vieux guide taciturne, Martial a affaire, bon gré mal gré, à ces présences lugubres. D'abord il y a ce guide. Voyons son portrait :

— Vous voilà chez vous, dit le vieux.

Et il prit congé sans plus de façon. Je voulais l'appeler, le retenir.

Il n'était plus là. p.19.

Ensuite une servante qui se renferme dans l'invisibilité tout en s'acquittant parfaitement de son service journalier. C'est une autre Marie-Claire du *Sanglier* ou bien une autre Mélanie Duterroy d'*Hyacinthe*. Taciturnité riche en paroles secrètes qui s'adressent peut-être au génie de leur propre monde et ponctualité démesurée dans leur service quotidien ;

voilà leur caractéristique, par laquelle l'espace où se trouve par un certain hasard le héros-narrateur se change en champ magnétique. Lui, envoûté, y cherche en vain l'explication nécessaire à s'en délivrer pour retrouver l'état cher de sa quotidienneté. De plus incitée de ces présences humaines, la maison se fait le cœur le plus convenable aux cheminements suspects des autres présences, présences non-humaines. Tous les objets – table, chaise, lit, cheminée, lampe (objet familier au lecteur de Bosco !) et aussi plafond, mur etc. – y reprennent leur voix, leur mine, leur pensée, leur volonté … Ainsi deviennent-ils objets psychiques en jouissant d'une spiritualité. Au surplus il y a une autre sorte d'*objets*, objets pour ainsi dire abstraits. Bruit, silence,⁽³⁰⁾ ombre, lumière ou bien presque tous les phénomènes physiologiques et psychologiques de l'humanité, par exemple sommeil, rêve, crainte, plaisir, pressentiment etc. On voit qu'eux, ils jouissent d'une matérialité ou plutôt d'une solidité. Feuilletons au hasard quelques pages de Bosco :

J'avais l'impression qu'un acte, un acte inachevé, restait là quelque part et vivait encore.

Hyacinthe p.44.

Si j'allais à tâtons, ce n'était que l'air où je tâtonnais, l'air et ce corps fluides de l'ombre qui devient sensible à des mains nerveuses quand celles-ci, faites depuis longtemps aux secrets de la nuit, en suivent magnétiquement les formes invisibles.

Mon Compagnon de Songes (1976) pp.133-134.

(J)'apprehendais le sommeil, celui qui m'attendait, celui qui chaque nuit errait dans la cellule avant de descendre sur moi.

Le Récif p.171.

Ces phénomènes, il y en a tant d'exemples que nous n'avons que l'embarras du choix. En tout cas nous pouvons y voir qu'*acte, air, sommeil*, ils se matérialisent pour se procurer enfin une personnalité. Ils cueillent les pulpes plastiques sur le plan du cosmos chaotique et modèlent chacun la conformation favorite. Ils se rangent au niveau des objets et deviennent les corps concrets. De même temps riches en fonction d'enveloppement et de pénétration, ils règnent avec les autres présences sur le monde de Bosco où il a lieu sans discontinuer des correspondances si compliquées.

En effet c'est au milieu de cette sorte de sphère que se trouve maintenant Martial de Mégremut. D'abord il se sent surveillé d'une façon persistante mais innommable. Il monologue :

Étais-je seul ! ... Et cependant l'étais-je ? ... Bien que l'ombre ne rendît pas un son humain et que, hors le vent tout ne fut que silence dans la maison inhabitée, je pressentais, j'appréhendais, je redoutais une invisible surveillance, comme si cette pièce nue, dont je voyais le moindre coin, eût dissimulé un esprit taciturne, à l'écoute. p.21.

De même que tous les autres héros ou narrateurs de Bosco, s'exposer bon gré mal gré sous la surveillance de quelqu'un ou de quelque chose — cela revient au même comme nous venons de montrer — qui s'entourent le plus souvent de desseins indéchiffrables et de démarches mystérieuses, ce sera, dès qu'il entre dans le monde des Malicroix, la vie quotidienne de Martial. En plus bientôt s'y ajoutera Bréquillet, un chien étrange comme Raqui d'*Hyacinthe*, <chargé d'une arrière-pensée> et <venu pour [le] surveiller>.⁽³¹⁾ Circonstance extraordinairement tendue où n'importe quel homme lucide et raisonnable se trouverait forcé à s'abandonner à l'impétuosité et à l'absurdité. Pourtant il faut à Martial s'y faire coûte que coûte, car c'est là le terrain des Malicroix dont une goutte de sang coule en lui.

Alors parmi les présences entourant Martial, les trois personnages se découpent en s'acquittant du rôle important ; ce sont Balandran, Oncle Rat et Anne-Madelaine. Nous pouvons reconnaître chez eux le type idéal de présences humaines de Bosco. Ces présences apparaissent souvent sous la forme de comparses dont le rôle n'est pas cependant moins considérable que celui d'autres. Toutefois ces trois ne sont pas les comparses, bien plus ils participent profondément au mouvement de tout le roman et exercent une grande influence sur la vie du héros-narrateur.

D'eux nous commençons par étudier l'être de Balandran dont le portrait nous avons déjà entrevu plus haut. Sur lui Martial écrit :

Il est des êtres singuliers dont le passage vous inspire un sentiment plus vaste ou plus profond d'isolement, après qu'ils vous ont laissé seul. Plus eux-mêmes sont solitaires, plus leur présence vous emplit, plus leur absence vous laisse de vide. Peut-être vous accordent-ils, eux qui sont faits pour le désert, aux lois secrètes de la solitude.

Je sentis bien que Balandran m'avait laissé plus seul que je n'étais avant sa rapide visite. p. 32.

Voilà un homme représentant le monde où Marial doit vivre d'ici. Balandran, <{fait}

pour le désert>, est en effet un fils né pour la terre de la Camargue, terre des Malicroix. Son apparition est donc pour Martial un signal de commencement d'une toute autre existence. Au lieu des personnes franches, riantes, babillardes, larmoyantes, bref sujettes à s'épancher, il a affaire à celles qui se munissent d'une volonté flegmatique de ne pas se laisser facilement pénétrer par un étranger innocent. Ainsi Balandran se présente-t-il devant lui à titre d'un symbole du climat de la Camargue et aussi d'une représentante des présences humaines du monde primitif de Bosco. Nous pouvons reconnaître en lui presque tous les attributs nécessaires à l'humanité primitive : taciturnité, invisibilité, impeccabilité de ses services journaliers, sensibilité toujours ouverte au dehors. Camarguen, il s'assimile si parfaitement à son pays, pays de la pluie, du vent, du silence et de l'ombre, qu'il s'incarne dans tous les éléments terrestres et aquatiques de ce climat. Selon ladite description de Martial, il se présente comme un génie de la solitude et de l'isolement. En d'autres mots il initie Martial en se servant de son propre être à ce que c'est que la vie de lui-même, laquelle commence à se dérouler sur cette terre sauvage. C'est le début des leçons de chaque jour dans lesquelles Balandran montrera patience et connaissance hors de pair pour conduire Martial à la voie qui débouchera enfin sur le sang pur des Malicroix. Car, fidèle serviteur ou de plus <homme-lige>⁽³²⁾ du défunt Cornélius, Balandran fera de son mieux dans ce but en croyant, paraît-il, que c'est l'unique devoir de l'homme-lige envers son ancien maître. Pourtant il ne trahira pas facilement son intention secrète à Martial et non plus au lecteur. L'écrivain le met, de même que beaucoup de bergers-serviteurs, sous une taciturnité imprégnée d'arrière-pensée suspecte. Parce qu'il faut à Balandran vérifier si Martial peut devenir digne du nom Malicroix, c'est-à-dire devenir son nouveau maître.

D'ici nous allons examiner le portrait de Balandran ; par cela nous pourrions connaître bien la caractéristique des bergers-serviteurs du monde de Bosco.

Balandran, seulement par sa présence, annonce à Martial la nature de la terre où l'ont amené les mains invisibles d'une destinée de la parenté lointaine. Celui-ci se persuade sans aucune possibilité de se tromper qu'il se met <en des lieux étrangers à [sa] nature>⁽³³⁾ et qu'il est, lui, sur le point de se lancer dans une nouvelle vie énigmatique.

D'ailleurs nous connaissons dans d'autres œuvres romanesques de Bosco pas mal de gens qui possèdent une faculté étrange de se taire, de se cacher ou bien d'apparaître et disparaître à petits bruits. Quelquefois à cause de cette faculté parfaite, cela va à tel point que nous avons affaire aux êtres incorporels ou à quelques phénomènes fantasmagoriques. C'est pourquoi le narrateur du *Sanglier*, devant le braconnier Firmin, murmure :

Quand on parlait avec Firmin, on avait l'impression de s'adresser moins à un homme qu' à une arrière-pensée. p.10.

De même, du serviteur d'un auberge, Oscar, le narrateur de *L'Antiquaire* parle :

Discret comme une ombre et subtil comme s'il eût été son propre fantôme. p.182.

Nous avons déjà vu chez le guide anonyme de Martial cette faculté presque surhumaine. Alors en ce qui la concerne, Balandran ne le cède à personne. Sous les yeux de Martial il <s'en [va] comme il [est] venu, par merveilleuse désincarnation. S'étant formé d'abord près du feu par miracle, il s'y [dissout] tout à coup.>⁽³⁴⁾ Comme Balandran ces gens-là prononcent peu de mots et font semblant de ne rien voir et ne rien entendre, cependant qu'ils connaissent à fond tout ce qui se passe autour d'eux. Ils ne se lancent guère dans la confiance naïve ; le franc-parler n'est point de leur compétence. Bien plus ils prennent cela pour un acte sacrilège qui serait capable de provoquer des événements lourds de menaces. Se taire, se cacher, cela devient leur sagesse, et par laquelle ils s'acquittent du rôle de médium entre l'humanité et la divinité. Leur antenne, de même que celle du berger Arnaviel de *Sabinus* dont nous avons un peu touché le portrait, ne cesse jamais de fonctionner. Et Balandran, Camarguen jusqu'au bout des ongles, — incarné de la sagesse sauvage et aiguë et devenu un des molécules de la terre-eau de son pays — s'y terre instinctivement, mais en délivrant ses cinq sens (y compris peut-être son sixième sens) nuit et jour. La Camargue, en été, étouffante et replongée avec le feuillage serré, ou démontrée avec l'étendue sèche, et en hiver, déserte et exposée avec le ciel dévoilé, ou pesante et refermée avec des couches de neige, elle envoie une variété de signes à Balandran et organise sa vie externe et interne pour le rendre parfaitement favorable à cette terre. Imprégné ainsi jusqu' à la moelle d'eaux et de boues de la Camargue, cette fois-ci c'est Balandran qui observe si l'étranger Martial peut se transfigurer moralement comme corporellement en un des éléments camarguens. <[Attentif] à [ses] yeux, à [ses] pieds, à [ses] mains, à [sa] stature, avec impassibilité, mais l'œil brillant>⁽³⁴⁾ celui-là continue à se renfermer dans la surveillance des faits et gestes de Martial jusqu'au jour où arrive à Martial un événement étrange par lequel celui-ci fait un pas remarquable vers sa transfiguration. Nous pouvons alors reconnaître dans cette impassibilité naître une nuance à peine perceptible. Sur ce, Martial écrit :

A dater de ce jour ma vie changea [...]. Balandran, certes, resta Balandran : ponctuel, actif, taciturne. Mais s'il ne parle guère plus, il laissa voir quelque chose de son âme, et son activité dans l'île ne me fut plus inaccessible. p.172.

Ce que signifie cette phrase est très important. Mémorable jour où naît enfin un pacte tacite et sacré. Martial déclare : <Maintenant, Balandran, je connais l'île>.⁽³⁵⁾ Et à cette annonce fière répond le Camarguen : <Monsieur Martial, elle est à vous>.⁽³⁵⁾ Cela veut dire qu'aux yeux perspicaces de Balandran l'étranger n'est plus étranger, mais *demi-maître* qui a commencé à marcher sur le chemin de la conquête. Car Cornélius <entiché de son sang, [lui] a laissé ses biens matériels : l'île, cette maison, ses terres, son troupeau, et, peut-être, son homme-lige, Balandran.>⁽³²⁾ Celui-ci tient donc une part considérable dans le legs de Cornélius. C'est pourquoi connaître l'île, cela revient, peut-on dire, à connaître l'être de Balandran. Avec Martial nous pouvons nous persuader que depuis ce jour l'ombre sinistre que traîne cet homme, comme le font les autres présences humaines de Bosco, et qui tracassait Martial par leur étrangeté fantomatique, fantomatique au moins pour un simple homme d'*ici-bas*, cette ombre change de caractère et commence à posséder une autre signification ; pour Martial elle fonctionnera comme protectrice au milieu de remous des intrigues compromettantes, au centre duquel il y a un homme muni d'une volonté inébranlable : Dromiols.

Pourtant Balandran ne cesse pas de demeurer ce qu'il est dans la vie isolée de l'île où l'on doit toujours être attentif à n'importe quoi embusqué ; muni de son air de méfiance et d'arrière-pensée, il se montre donc devant Martial, son *nouveau* maître, comme un protecteur flegmatique et renfermé, mais aussi fidèle—cette sorte de fidélité est un attribut inhérent aux serviteurs du monde de Bosco—à son *nouveau* rôle qui, à force de se donner et de se plonger si sensuellement à la solde de la lignée des Malicroix, est devenu pour lui destin inévitable et irrécusable. Ainsi maintenant qu'il s'est rangé du côté de Martial, son esprit aigu, attentif, précis et sa perspicacité diabolique commencent à fonctionner en faveur de celui-là tout en jouissant de sa dignité jamais irréductible d'un Carmarguen inné.

En face de cet aspect de Balandran, les jours de Martial vont prenant une nouvelle couleur ; avec Balandran il fait son chemin vers l'incarnation des quatre éléments du climat des Malicroix. Donc dans la personne de Martial qui regarde Balandran, nous pouvons percevoir une nouvelle nuance qui devient de plus en plus foncée. Jusque-là il frayait avec

ce sauvage comme avec une autre race, même s'il comprenait peu à peu cette existence qui passait beaucoup la portée de son sens du monde civilisé. Il pouvait saisir naturellement ce que signifie la vie solitaire de ce Camarguen, mais il n'observait toutes les nuances des faits et dits de Balandran qu' à titre d'un simple intrus étranger. Cependant la circonstance est changée ; il se trouve du même niveau du primitif Balandran, et il va vivre et respirer la vie de celui-ci, en se laissant aller à la confiance sensuelle. De Balandran, même une modeste manifestation des sentiments—par exemple, inquiétude et souci qui ont pour objet quelconque manigance insidieuse, tramée par les êtres anonymes et rampants—devient pour Martial celle de sa propre personne devant la menace énigmatique mais imminente.

Il écrit :

[J]e fus pris d'inquiétude.

Du moins, il me sembla qu'un souci troublait Balandran. Balandran, naturellement d'aspect soucieux, n'offrait pas un visage ouvert aux impressions. La seule qu'on y lût laissait toujours sous-entendre le pire. Cependant ce souci [...] me fut aussitôt perceptible [...] p.183.

Confession chargée de graves sens ; dès lors sa conduite morale comme corporelle consiste à s'adapter aux nécessités clandestines de la vie du berger-braconnier. C'est que sa vie s'initie profondément à une sombre puissance des quatre éléments du climat des Malicroix, car, comme nous avons souvent montré, Balandran est un des types qui les incarnent le plus fécondement. Ainsi une fois établie cette entente, va se déchirant le voile qui pesait sur ces deux d'une façon contrariante. Martial en a une nette conscience, et commence un acheminement lent mais sûr vers la cause commune.

Un jour, aura lieu la disparition de Balandran, entraîné dans le remous des manigances pernicieuses de Dromiols. Car l'ennemi de Martial devient nécessairement celui de Balandran, à cause de ladite entente.

Alors chose paradoxale, par la disparition l'être de Balandran, chargé de plus de concrétisation, domine celui de Martial. Plus tard nous verrons, au chevet de Balandran retrouvé mais agonisant, se dérouler minutieusement la scène psychique chère à Bosco, au cours de laquelle Martial connaîtra à nouveau ce que c'est que la nudité de la vie d'un homme comme Balandran. Devant le corps immobile dont la vie travaille néanmoins à s'opiniâtrer dans ce monde, Martial méditera :

La rigidité de la mort immobilisait cette forme glaciale. Et cependant, à bien la regarder, elle vivait encore. Cela émettait quelle vie ? Et d'où ? . . . Je n'aurais su le dire, mais de nouveau l'onde débile de cette substance palpitait. Il ne reste plus que cela de Balandran, et cela n'avait ni pensée, ni sentiment, sans doute ; mais cela avait de la vie ; et, si peu que ce fût c'était Balandran. p.232.

Et en touchant à la peau où persiste à peine la chaleur :

J'enfonçai mes doigts dans les cheveux raides ; je touchais à la peau ; j'appuyais dans le creux, sous l'os en saillie.

La chaleur était bien là. Une chaleur localisée, d'une faible épaisseur, et sa pulsation sous mes doigts, me communiquait faiblement l'appel d'une obscure espérance.

Alors j'oubliais tout. Je ne fus plus que vie. p.233.

Ainsi se trouverons les deux existences, l'une avec l'autre, communiquées, mélangées, assimilées et enfin unifiées ; et surtout cela aura lieu au creux secret de la substance du monde primitif. Complicité mystérieuse et communauté voluptueuse qui proviennent d'une loi de la vie chaotique où il n'y a aucune ligne de démarcation entre l'âme et le corps qui sont inscrits dans une unanimité cosmique. Et chose ironique mais vraiment à la Bosco, c'est que l'être de Balandran, au moyen de syncope, se fait plus psychique et plus insinuant pour s'assimiler d'abord d'une manière irrécusable aux molécules élémentaires de la nature de la Camarque et ensuite y entraîner l'être de son nouveau maître. Devenu un corps sans connaissance mais où persiste la chaleur vitale, l'être du Camarguen jouit à la fois de la matérialité et de la spiritualité qui s'échangent sans cesse l'une contre l'autre.

Martial écrit :

Ma main montait vers le cœur de Balandran. . . Ce cœur battait. Il battait encore très loin de la vie mortelle, dans une sorte d'autre vie parallèlement conservée. Par efforts immenses, son âme tâchait de me joindre, à travers ce vieux corps raidi qu'elle traversait difficilement. p.241.

Cet être de Balandran, c'est une voie qui s'ouvre dans les régions émerveillées et inquiétantes, et initie un Maigremut à un espace jusque-là inconcevable, espace accordé seulement aux Malicroix. Ainsi par cette voie Martial s'achemine pas à pas vers sa perfection comme un Malicroix. Un jour devant la menace imminente de Dromiols et de ses

consorts, il se mettra en garde afin de prendre Balandran sous sa protection et murmurerà : <Je suis sa vie>. Au centre du danger de dehors et de dedans, s'établira donc la communauté des deux êtres. Ils se placeront dans un terrain très dangereux en se communiquant le dévouement et l'amour. Par nature, aux yeux de Balandran, vivre, c'est de saisir un sens absolu parmi toutes les voix chaotiques de l'univers pour y dresser son royaume solitaire qu'il ne partage jamais qu'avec un homme élit par lui-même. La seule réalité possible—ou bien la seule existence concevable—c'est cette sorte de communauté ; loi fatale à un berger-braconnier comme Balandran. De plus dans ce royaume travaille une certaine puissance d'assimilation et d'unification, et au fond de laquelle il y a toujours la terre de la Camargue. Ainsi être admis par Balandran comme partageant de ce royaume, cela veut dire que Martial est devenu un Camarguen authentique.

Par la suite cet homme nous montrera sa figure étrange dans notre essai, et ici nous passerons à un autre homme aussi à la Bosco que Balandran : Oncle Rat, chez qui nous pourrions reconnaître le type ambivalent, familier au lecteur de Bosco. Nous allons chercher donc chez lui quelques aspects d'un double monde de la littérature d'Henri Bosco.

De même que presque tous les comparses de Bosco, cet homme jouit de la faculté clandestine d'apparaître et disparaître comme enchantement. Feuilletons au hasard une page de ce qui concerne Oncle Rat :

Oncle Rat, revenu, fantôme léger, desservait en silence. Pas un regard, pas un soupir, mais le pur mouvement au service de la matière. Pourtant on devinait une oreille pointue. Le moindre mot y devait exciter des fils sensibles. p.75.

Portrait typique des habitants de la sphère de Bosco. Ordinairement cet homme n'est rien moins qu'un génie sans corps qui flotte comme un vent ou un soupir en se mêlant à d'autres génies de la nature chaotique. En effet il règne au plus profond de cette espèce de créature une nostalgie de la lointaine existence primitive. Toutefois pour Oncle Rat ce n'est pas le savoir-vivre conscient, mais les mœurs pris à priori. Nativement en se trouvant dans la camaraderie avec la célébration de la sphère ténébreuse, donc <il [risque] de se dissiper dans la nuit dont il [est] issu>⁽³⁶⁾. Certes il est un véritable fils de la nuit. D'abord voyons sa façon d'apparaître.

Comment alors est-il entré ? Je l'ignore. Par miracle, sans doute, comme toujours. Sous mes

yeux, son corps et son ombre se sont détachés du néant et ont oscillé contre le mur. p.245.

Voilà un autre Firmin de *Sanglier*, un autre Oscar de *L'Antiguaise*, bref une des ombres qui grouillent et rampent dans l'espace de cet écrivain. Surtout quant à l'art de s'incarner aux ténèbres et au silence du monde, cet homme le déploie presque diaboliquement. Cet art va à une telle merveille que devant son portrait nous nous demandons s'il est une présence humaine ou bien une simple chimère précaire. Martial aussi il ne peut pas s'empêcher d'éprouver de la répugnance pour cet homme, quoique cette répugnance soit teinte d'une sombre curiosité. Il écrit :

Pour rien au monde je n'eusse voulu revoir Rat, Rat s'incarnant [...] puis disparaissant sans laisser de traces. Car en dépit des apparences, je n'aime pas ces âmes trop habiles à quitter leur corps et à y rentrer... p.249.

Nous y voyons que l'existence d'Oncle Rat flotte spirituellement comme corporellement dans le milieu inquiétant du climat sévère. Avec lui un espace innocent devient la scène chargée de quelques signes équivoques. C'est pourquoi <de ce Rat la pensée, le sentiment, les actes>⁽³⁷⁾ causent à Martial des troubles difficiles à déterminer. C'est une présence *légère et aérienne* pour ainsi dire.

Mais chez cet être falot—être < tout velours, tout mystère >⁽³⁸⁾—il y a cependant un besoin d'amour. Et Martial éprouve un certain attendrissement, tout en sachant bien que c'est là le danger quelconque, car Oncle Rat n'est pas moins le fidèle secrétaire du monstrueux Dromiols. Celui-là vit <en parlant la voix sensible à l'émotion, le demi-geste affectueux et ce penchant délicat à trahir par une sorte d'amitié conciliante, qui [décèle] enfin une faiblesse humaine, agréable en somme à sentir, dans ce monde clos.>⁽³⁸⁾ En tout cas quelle diabolique ambivalence subit-il ! Lui étant une présence fantomatique, imbibée d'herbes, d'arbres, de marécages, de ruisseaux, de soleil et aussi de vents tantôt caressants tantôt destructeurs, il vit sa propre réalité à la fois altière et humiliée. Toutefois c'est dans sa réalité humiliée qu'il y a un piège subtil pour Martial qui est un Maigremut quand même—sujet fatalement à la sensiblerie. On peut dire donc que pour Martial le besoin d'amour d'Oncle Rat est beaucoup plus pernicieux que sa surnoiseté fantomale. Un soir Anne-Madelaire (de cette femme nous allons parler) dit à Martial : <C'est vous qu'il aime.>⁽³⁹⁾ Alors Martial écrit :

Cet amour m'inquiétait plus qu'une haine franche et je ne pus m'empêcher de répondre :

— Il me trahirait, au besoin

Elle me dit :

— Il peut trahir. C'est un homme qui souffre.

Inquiétante fonction d'attendrir, en effet. Mais cette fonction ne coûte à Oncle Rat aucun effort ; c'est aussi sa nature authentique. Chez lui nous pouvons distinguer une tristesse ineffaçable qui compose son autre physionomie sujette à nous causer la compassion, compassion bien dangereuse. De fait < tout dans Oncle Rat [suggère] la confiance >⁽⁴⁰⁾, et voilà le piège qu'il dresse inconciemment, car il souffre d'un certain amour qui est presque tourjoue sans aucun écho favorable. A la solde de Dromiols, pour qui Rat se trouve déchiré entre la tendresse et la rancune, celui-ci doit traîner ses jours contracictoires :

Sous tant de tendre et rancunière servilité, on le sentait prêt à trahir [...] ; et à trahir, moins par vengeance que pour servir encore et donner quelque amour [...] p.96.

Encore une fois nous y voyons un tragique portrait, affecté de ses propres deux aspects en contraste, et c'est là le point sensible de son cœur que nous rencontrons rarement chez les serviteurs de Bosco, renfermés le plus souvent hermétiquement dans leur arrière-pensée, nous l'avons déjà vu tant de fois.

Toutefois chez Oncle Rat il y a encore un autre aspect ; c'est à titre de secrétaire du notaire Dromiols, secrétaire bien compétent. Nous avons donc l'impression, du même que Martial, d'avoir affaire à un homme tout à fait étrange. Un Rat officiel, un Rat méticuleux, instruit de tout. Lui étant expédié par Dromiols avec sa mission comme clerc de notaire, il montre devant Martial sa figure impersonnelle qui n'a rien à voir à celle qui a fait des errances dans l'île, des visites clandestines, des concilliabules douteux. Seulement il déplie les liasses d'un dossier dressé de la main de Dromiols. Sur cet autre Rat, Martial écrit :

Et je lus, et j'interrogeai, et j'exigeai pour tout, de minutieuses explications. Et Rat lut avec une connaissance des pièces, une subtilité, un si délicat glissement sous l'objection, que parfois je le regardais [...] pour l'admirer dans l'exercice de son art, qui m'émerveillait. Mais il paraissait ne pas voir cet émerveillement, et à mes tenaces enquêtes il répondait par des précisions modestes

mais infaillibles. p.272.

C'est un excellent buraucrate qui se connaît à sa besogne et peut l'exécuter comme une machine impeccable. Pourtant cette face d'Oncle Rat, c'est aussi une réalité incontestable à lui. De même que presque tous les autres serviteurs qui grouillent dans le monde de Bosco —impeccabilité dans l'exécution de la tâche, c'est leur attribut important— cet homme jouit d'une haute compétence, et cela ajoute à sa vie ambivalente beaucoup de superpositions en composant une certaine unité. Chose paradoxale mais nécessaire en présence du monde plein de beaucoup d'images contradictoires. Prisonnier d'un cercle d'existence chaotique, ce serait pour lui l'unique moyen naturel afin d'établir sa propre loi de la vie. Et se soumettre et s'adapter aux besoins de la loi de nature, cela veut dire donc qu'il suit celle de son destin personnel. Comme nous avons souvent montré, chez Bosco l'universel ne s'oppose point au particulier ; en étant dans un état de correspondance, ces deux jouissent d'une coexistence *heureuse* et *voluptueuse*.

Alors nous passerons à une autre personne, Anne-Madelaine — une jeune femme qui, restée au début dans l'invisibilité et l'anonymat, va montrant son portrait de plus en plus concrètement. En effet nous la voyons se découvrir petit à petit du brouillard onirique et se découper enfin sous la forme d'une fille qui est du parti, de concert avec Balandran, de Martial pour qui elle commence à avoir un doux sentiment. Certes elle est à la fois féminine et sauvage. Féminine, nous pouvons retrouver chez elle l'image de Geneviève Métidieu du *Mas Théotime*, et sauvage, celle de Marie-Claire de *Sanglier*.

Avant tout elle vit baignée du climat de la Camargue ; surtout elle est la fille d'eau et de terre. D'abord elle ne fait que suggérer à Martial sa figure équivoque, en manipulant adroitement une barque sur le courant du Rhône. Mais on pourrait dire que c'est plutôt une illusion projetée sur l'imagination de Martial, illusion facile à se dissiper un instant après. Car, entouré d'êtres et de choses qui jouissent de la faculté sinistre de s'assimiler aux ténèbres et de se rendre insaisissables, son imagination devient extrêmement aiguë et fonctionne pour forger à ses sens toutes sortes d'ombres. Situation si favorable à la naissance des songes où l'on est sujet à vivre entre la réalité et la rêverie en ne sachant laquelle est sa *réalité* authentique.

Alors le 17 janvier, après la disparition de Balandran, Martial, exposé aux menaces successives de Dromiols et de ses consorts, erre toute la journée dans l'île où il y a toujours, mais d'une façon de plus en plus imminente, des grouillements de tous les êtres. Et au bout

de l'errance éreintante, il tombe dans une torpeur et il lui arrive la demi-inconscience. <Mais quelqu'un [vient].>⁽⁴²⁾ Donc suivons un peu la narration de Martial :

On me toucha l'épaule. Une main remua ma tête [...]. On prit mes pieds. On tira sur mon corps, et on me traîna [...]. De moi il ne subsista plus, pour me retenir à moi-même, que cet état d'inconscience dont je continuais à vivre sans savoir même si j'étais en vie [...].

Où fus-je, si je fus ; et quel monde ai-je traversé. sans le voir, ni l'entendre, avant d'atteindre un état plus lointain encore que l'abolition de moi-même, où cependant il me souvient [...] que je m'enfonçais ? pp.199-200.

Depuis cet accident nous le trouverons sur le lit d' <une chambre blanche, où se forme un visage, tout près de lui.>⁽⁴³⁾ Lui étant dans l'état de convalescence (au psychisme de cet état impotent mais sensuel nous devons consacrer plus tard quelques pages, car, dans le monde de Bosco le rôle de cette sorte d'état est très important ; nous pouvons y assister à la scène psychique vraiment à la Bosco), il passera les jours et les nuits dans les ténèbres blanches—blanches pour ainsi dire—et se laissera veiller par une femme qui reste jalousement dans l'ombre et garde son anonymat.

Une nuit il lui adressera :

— De vous je ne sais rien. Et de moi, j'ai perdu presque toute mémoire. Je ne me souviens que des eaux, d'un brouillard pesant et d'un long malaise [...]. p.212.

Et quand il demandera doucement : <D'où venez-vous ?>, nous entendrons la réponse qui caractérise le personnage de Bosco : <Je ne sais pas.> Et nous la verrons se glisser hors de la chambre comme un fantôme un instant après. C'est la même scène qu'a subie le narrateur d'*Hyacinthe*.⁽⁴⁴⁾

Quoi qu'il en soit, au cours de la vie convalescente, l'existence de cette femme équivoque devient de plus en plus nette et concrète, surtout avec un sentiment amoureux. Or un soir pluvieux, face à l'attaque de l'équipe de Dromiols, Martial se fait amener par elle et abandonne cette maison. C'est le signal de l'entente décisive entre ces deux. Plus tard s'établira la solidarité tripartite : Martial, Balandran et cette femme. Alors elle lui dira son nom, mais non pas son vrai nom. Sur ce, Martial écrit :

Je n'ai su que penser de cette réticence. Y a-t-il donc des noms secrets qu'on ne puisse avouer même à ceux que l'on aime ?

Elle m'a dit :

— Vous m'appellerez Anne-Madelaine.

C'est un nom du pays. p.235.

A première vue, on n'y voit qu'une simple réticence. Pourtant ce qu'exprime cet épisode, c'est chargé d'une signification considérable. La faculté du nom consiste non seulement à dresser son identité mondaine, mais encore à déterminer une fois pour toutes sa nature, c'est-à-dire à établir son authenticité. Le nom est ainsi irremplaçable et inaliénable, et c'est de quoi prouver que l'on n'est pas l'autre, mais vraiment soi-même. Par cette loi de la détermination, il se fait que le nom devient le pivot de chaque personne autour duquel se trame chaque destin.⁽⁴⁵⁾

C'est pourquoi pour cette jeune femme, il est inadmissible que se mette au jour son vrai nom ; cela veut dire qu'elle abdique sa propre existence. Là, même l'amour ne dit rien. Certes, il y a des noms secrets qu'on ne puisse avouer même à ceux que l'on aime. Cela est plus que la dignité mondaine. Donc à la question qui paraît à Martial innocente, — car demander le nom, à ses yeux encore vulgaires, ce n'est qu'un simple fait — elle ne veut pas répondre.

Martial écrit :

Mais c'est par d'autres mots qu'elle avait [...] confié d'elle ce que nous pouvons, peut-être, détacher de nous [...]. De son cœur, point profond, difficile à atteindre, je n'avais quelque connaissance que par ces mots lointains. Des mots liés à d'autres sens que ceux dont ils se chargent d'habitude. p.252.

Encore une fois nous avons affaire à la personne qui livre sa substance à un autre monde et traîne sur le champ terrestre son existence éphémère.

Alors, avec Balandran et Oncle Rat, le nom "Dromiols" apparaissait souvent comme celui qui suggérait une certaine volonté insidieuse. Notaire et exécuteur testamentaire de Cornélius de Malicroix, et donc à qui Martial, à titre de légataire, avait communiqué ses intentions affirmatives malgré l'opposition de tous les Maigremut. Martial raconte :

Il me répondit en prenant son temps, et il me fournit un itinéraire qui étonna. Car il était étrange. Le notaire me fixait un jour, le 15 novembre, et un lieu de rendez-vous. (La diligence vous débarquera, m'écrivit-il, au carrefour de La Gachole. C'est en pleins champs. Un homme vous y attendra. Vous n'aurez qu'à le suivre. Il vous conduira à destination.) p.16.

Ainsi avant de se montrer en chair et en os, le notaire Dromiols avait laissé entrevoir à notre héros une perspective d'un monde tout étranger au sien où il s'emmailotait de la douceur et de l'innocence des Maigremut. Pour un des Maigremut c'est le premier contact au monde des Malicroix. Autour de lui, à la place de la franchise et de la douceur, il régnera désormais la suggestion et la sauvagerie. Enfin Dromiols se présente en propre personne devant Martial. Voilà le portrait du notaire Dromiols :

La longueur, la largeur, le pied en étaient extraordinaires. Ils occupaient le sol d'un air de possession inébranlable qui m'émerveillait. A côté d'eux, les miens semblaient des pieds futiles, faits pour ne prendre de la terre qu'un appui rapide et partir. p.59.

En lui, il y a une forte envie de se procurer tout ce qu'offre le sol et bien encore le sol même. Munie de la puissance corporelle, son âme s'arme d'une volonté féroce de dominer la loi terrestre. En effet c'est un autre Cyprien de la trilogie *Hyacinthe*. De même que Cyprien, Dromiols se manifeste non seulement comme celui qui symbolise la volonté virile et inébranlable, mais aussi comme celui qui s'initie profondément au secret subtil de la nature. Par exemple au cours du dialogue avec Martial sur le sujet de nourriture <d'une maison qui s'honore de bien manger depuis au moins trois siècles>⁽⁴⁶⁾, se découpe un délicat connaisseur de la cuisine, cuisine qui se soumet à la loi du feu et de l'eau. Dromiols dit :

A feu doux cuisine de maître. Tout s'y fond, s'y dilue, et le dur s'y dilue, et le dur s'imprègne de tendre, fibre après fibre, en s'humectant des vapeurs les plus odorantes. p.68.

C'est la parole de qui voit le monde sous un certain angle,—angle pour ainsi dire primirif—et s'y habitue instinctivement. Comme Cyprien l'a fait, Dromiols passe un contrat avec le génie de la terre ; celui-ci a de profondes connaissances sur la loi des quatre éléments du climat des Malicroix. Il y a là l'aspect essentiel de la vie camarguene. De plus

par la bouche de cet homme, Martial connaît l'histoire mystérieuse de la lignée des Malicroix, surtout le litige fatal qui avait lieu de génération en génération entre les Malicroix et les Rambard.⁽⁴⁷⁾

Ainsi devant Martial se montre Dromiols d'abord à titre d'initiateur sans pair au monde où celui-là doit séjourner selon le testament de son grand oncle Cornélius de Malicroix. Alors c'est dans un but tendancieux de dissuader Martial d'accomplir la tâche qu'a chargée Cornélius que le notaire lui a parlé de la substance de la Camargue et de l'histoire étrange en ce qui concerne la lignée des Malicroix. Pourtant chose ironique, c'est qu'au fur et à mesure qu'avance le raconter du notaire, se fortifie la volonté de Martial pour s'assimiler au cœur du monde des Malicroix. Martial flairé déjà chez Dromiols une certaine intention suspecte, et il lui arrive donc l'envie de rivaliser avec le notaire, ennemi horrible. Une personnalité accablante d'un individu ne laisse pas de projeter sur l'adversaire un reflet assimilateur pour faire de lui son rival équivalent. Cela veut dire que Dromiols évoque dans l'être de Martial une essence jusque-là endormie. Martial écrit :

[...] [S]ans doute, me jugea-t-il [...] insignifiant et docile, alors que je sentais pour la première fois arriver dans mon cœur paisible un sang plus noir, un sang âpre qui m'échauffait. L'apparition de ce sang fort [...] coïncida, en moi, avec la formation d'une pensée étrange. p.78.

Une pensée étrange, cela devient bientôt <une puissance mentale communicative>.⁽⁴⁸⁾ Ainsi va commencer la lutte inexorable entre deux hommes, lutte qui se déroule d'abord dans le champ psychique. Beaucoup de paroles ou prononcées ou non - prononcées s'échappant de leur inimitié, ces deux intentions opposées s'abattent et s'enchevêtrent en ondulation mal retenue. En face du dessein de Dromiols qui consiste à l'éloigner de la terre des Malicroix—dont la raison est encore obscure à Martial—, il se sent entortillé dans le début des jours troublants. Nous le voyons d'abord souffert de l'infériorité corporelle et intelligente par comparaison à l'ennemi horrible. Il écrit :

De Dromiols, ce qui j'avais vu, écouté, compris, ne laissait pas de me rendre redoutable. Sa force, ses calculs, sa patiente ténacité m'écrasaient de haut. Je le jugeais, de toutes les façons, plus fort que moi. C'est une sorte de monstre. p.90.

Pourtant chez un Maigremut qui vivait longtemps parmi les gens raisonnables, la conscience de cette infériorité marque une grave métamorphose. Cette sorte d'infériorité n'est jamais statique, mais nécessairement dynamique. Donc la conscience de son infériorité, c'est l'affaire de son amour-propre, et surtout il s'agit ici de l'amour-propre d'un Malicroix. Plus l'infériorité lui pèse tant, plus un nouveau sang lui monte énergiquement tout en accompagnant un trouble inconnu. Et ce trouble entraîne <une sourde appréhension, une inquiétude floue, quelque chose de douloureux et d'insituable>⁽⁴⁹⁾ et atteint au point sensible du cœur de Martial. Ce trouble indéfinissable, auquel notre héros cherche à donner le nom concret, émane non pas de Dromiols *réel*, mais d'un autre Dromiols, de l'existence immatérielle de Dromiols. Ce Dromiols, riche en paroles taciturnes, flotte tenacement autour de Martial en jouissant de la capacité de la pénétration spirituelle. Dès lors la chambre, dans laquelle se trouvent deux hommes, devient le champ chaotique où se communiquent, s'emmêlent et s'escriment tant de facteurs invisibles mais organiques provenant du psychisme de deux êtres. Martial et Dromiols, eux qui se reconnaissent maintenant l'un et l'autre comme ennemi mortel, commencent à livrer une confrontation implacable, car chacun a rejeté sa propre existence physique et a endossé une nudité mentale. De cette abolition de la matérialité vient une nouvelle réalité qui va demeurer et agir sur la scène spirituelle. Ce n'est pas du tout un simple jeu de l'esprit, mais une attitude de l'âme, similaire à celle que les gens primitifs avaient prise en face des menaces inconnues. Sur cette nouvelle scène, il y a toujours composition, décomposition et recomposition de l'être immatériel. Alors deux hommes, devenus purs esprits, parcourent sans cesse ce champ de bataille et se battent pour se placer sur le meilleur terrain. Nous voyons ici se former deux volontés.

Ainsi une nuit Martial se plonge dans la méditation plutôt lucide en contemplant Dromiols qui va se glissant dans le monde de rêve. <A deux heures du matin, [celui-ci] se [met] à rêver à haute voix>⁽²²⁾ Et commence une variété de phénoménologies spirituelles. Là, *veille* cède la place à *rêverie* et ensuite *rêverie* à *veille* et ainsi de suite. Au milieu du remous d'hostilités latentes, seul le nom Cornélius tient Martial et Dromiols dans une solidarité étrange ; il leur arrive donc un cheminement vers une sorte de communauté qui se maintient dans la sphère magnétisée par l'ombre de Cornélius jouissant, quoique mort, de l'influence extraordinaire. Et ce qui est considérable, c'est qu'au cours de la confrontation avec cet ennemi inquiétant, il arrive à Martial la naissance ou plutôt le réveil de l'élément viril, élément du sang de Malicroix. Il sent alors dans sa personne de Maigremut,

quoique d'une manière encore vague, l'arrivée d'une partie inconnue, partie forte et noire, âpre qui lui fera reconnaître un jour son nouveau portrait d'un Malicroix. Martial dit :

L'apparition de ce sang fort, à quoi tout mon être fut sensible, coïncida, en moi, avec la formation d'une pensée étrange. Nuage vague encore, où je ne lisais rien ; mais d'une puissance mentale communicative. p.78.

C'est de cette apparition qu'il lui vient <le sentiment de la grandeur>⁽⁵¹⁾ et au centre de laquelle il règne naturellement la Camargue, climat des Malicroix. Surtout la figure du Rhône l'attire. <L'immensité des eaux, la majesté du fleuve en marche vers la mer>⁽⁵¹⁾ et <le désert de la rive>⁽⁵¹⁾ apparaissent au-devant et au-dedans de lui comme le symbole du monde démesuré de son grand oncle. Tout en couvant un trouble grandissant, il va s'initier lentement mais assurément à l'essence de ce climat, étant mené surtout par Dromiols, homme incarné de l'esprit de la Camargue.

Et à la nuit de Noël, il arrive à Martial une affaire décisive pour achever son initiation à la Camargue.

En se rappelant les scènes heureuses de cette fête célébrée par les Maigremut,⁽⁵²⁾ il contemple l'île sauvage où la tempête de neige se déchaîne. Détaché des tendres Maigremut et obsédé par les ombres suspectes, il s'expose au charme inquiétant de grandes eaux sombres. Alors il lui faut voir et connaître le fleuve pour éclaircir la nature <d'une puissante présence, qui [l'exalte et l'emplit] de crainte>⁽⁵³⁾. Etat d'âme typique du héros de Bosco.

Ainsi commence une aventure étrange où nous pouvons voir se dérouler largement la phénoménologie psychique à la Bosco. Environné de flocons de neige, Martial va s'assimiler à la nuit et au fleuve en prenant un sentier qui doit le conduire vers la berge. A ses sens devenus très visionnaires, le fleuve et la nuit se correspondent l'un avec l'autre jusqu'à construire une toute nouvelle étendue où il finit par devenir un simple élément moléculaire de la nature en subissant son activité riche en opérations pénétrantes d'une manière psychologique et physiologique. Sur ce, il écrit :

Ainsi le ciel, les eaux, les rives, l'île se confondaient en une substance insaisissable. Et je m'y confondais moi-même jusqu'à perdre toute notion tant du lieu qu'ensevelissait cette dissolvante blancheur que des formes qui s'effaçaient à travers ces avalanches continuelles d'une

vertigineuse mobilité. Je vivais cependant, mais dans un autre espace, un espace clos et illimité [...]. Je vagabondais, détaché de tout et presque de moi-même, inutile et libre, dans l'air irréal d'un espace qui naissait de la neige et que la neige détruisait, en s'éparpillant [...]. Je n'étais plus qu'une onde, une onde humaine qui vibrait au passage de la neige et qui devenait neige, et qui voltigeait. . . pp.158-159.

L'être *inutile et libre*, ce n'est autre qu'une pure présence, vide de corps et de pensée, une présence bien favorable à recevoir une variété d'infiltrations tendancieuses. Le ciel neigeux, les grandes eaux, la terre humide etc., tout concourt à participer à ces infiltrations. Martial, comme une onde humaine qui vibre au passage de la neige et qui oscille au cœur du remous composé de tous les facteurs du monde chaotique, il cherche en vain à reposséder la solidité et la matérialité de son être, devenu un élément à la fois liquide et grené. Il se cramponne d'abord à une branche. Et cet acte—à première vue insignifiant—est bien suggestif. Alors une des significations de l'arbre de chez Bosco, c'est l'aspect d'une volonté virile de s'enfoncer dans la terre et ensuite d'en posséder l'essence ; et on prend souvent la terre pour l'image typique de la solidité. Sur ce sujet, dans *La Terre et les Réveries de la Volonté* Gaston Bachelard parle, en faisant mention d'*Orlando* de Virginia Woolf, de l'arbre qui a pour fonction d'apaiser par sa dureté et sa stabilité l'inquiétude de l'existence fragile de l'humanité :

Appuyé au tronc dur et stable du chêne, Orlando sent son cœur s'apaiser ; il participe à la vertu apaisante de l'arbre tranquille, de l'arbre qui tranquillise le paysage. Le chêne n'arrête-t-il pas jusqu'au nuage qui passe ? p.69.

Si un arbre était assez dur et solide comme le chêne et que l'on n'était pas exposé si assidument à l'activité de décomposer la nature au niveau du psychisme, on s'assurerait, dans la compagnie heureuse de l'arbre, de l'inébranlabilité de toute son existence ; on pourrait déposer le moi central dans le tronc jusqu'à jouir de la stabilité tranquillisante de l'arbre pour prendre part à la vertu merveilleuse de la nature, et enfin non seulement on y participerait, mais encore on conquerrait cette stabilité pour en faire sa propre stabilité. Ainsi pourrait-on avoir confiance dans son avenir physique et mental.

Cependant ce n'est pas le cas de Martial. Avant qu'il ne tente de se cramponner à l'arbre, il a déjà subi, comme nous en avons parlé, l'activité insidieuse de la Camargue. Il

dit : <J'étais traversé par de grandes eaux>⁽⁵³⁾ Il ne peut plus penser ni agir en usant de son âme et de son corps, c'est-à-dire en usant de son être humain. Car il n'est plus qu'un élément transparent de la nature camarguaise. Et cette nature est uniquement flocons de neige, terre liquide, rives érodées, surtout eau sauvage, <rapide, noire, prête à [le] happer>⁽⁵⁴⁾ Autour et au-dedans de lui il n'y a aucune stabilité. Tout est liquide et flottant. C'est à ce moment-là que le fleuve lui montre son visage redoutable. Il écrit :

A travers l'éparpillement aérien de la neige, quand un souffle la soulevait, le fleuve entier, puissante ruée de ténèbres, tout à coup m'apparissait. C'était un être. Je n'en doutais plus. Un être redoutable. p.159.

Cet être redoutable, il se munit d'une bouche vorace qui dévore féroce les vases de son lit humide pendant qu'il mine sournoisement les racines du sol.

Et ce qui nous intéresse ici, c'est que nous pouvons y reconnaître une des ambivalences dont jouissent les facteurs qui grouillent dans le monde de Bosco : *violence* et *latence*. En effet à travers presque toutes les affaires de chez Bosco, affaires naturelles ou humaines, nous voyons que cette ambivalence caractérise le plus nettement le monde difficile à définir de cet écrivain. Ces deux phénomènes apparemment opposés l'un à l'autre, ou se juxtaposant ou se superposant, ils s'entremêlent en secret pour construire leur communauté néfaste où se développe le dynamisme énergétique et éclate enfin le catastrophe décisif.

Par exemple, dans le roman autobiographique *Antonin* (1952), Bosco présente la scène psychologique de l'orage suspendu. Le héros-narrateur Antonin sent un jour l'approche de l'orage à de certains signes et s'en attend à l'éclatement. La chaleur épaisse, une hirondelle nerveuse, le vieux toit stimulé par les masses électriques etc, tout démontre l'imminence de l'orage. Pourtant l'orage, qui n'est pas innocent, ne veut pas se démasquer si facilement ; il se pelotonne dans un silence sournois. Antonin écrit :

Cette lenteur, ce retardement insolites, suspendaient sur tout quartier de Monclar, immobilisé par l'attente, une menace lourde et même une fascination [...] présageait la puissance grandissante. p.68.

Et plus tard, il écrit toujours :

J'attendais la figuration de l'éclair. Mais la nuée semblait inaltérable, et feu en suspens. p.71.

Quant à la présence humaine, cela revient au même. Dans *Sabinus* (1957) l'écrivain présente à travers le portrait de l'ex-navigateur Sabinus la coexistence de deux figures contraires :

Il [=Sabinus] s'arrangeait ainsi pour qu'on entretînt dans la ville une image de lui pleine de menaces toujours suspendues, mais toujours sur le point de tomber à pic. p.243.

Chaque cas a, comme de juste, une certaine nuance, mais on peut y entendre une tonalité pernicieuse qui traverse d'une façon cohérente le cosmos chaotique d'Henri Bosco.

Alors revenons à l'aventure du héros-narrateur de *Malicroix*. Ce qu'il faut remarquer, c'est que le fleuve creuse et mine non seulement les racines du sol, mais aussi tout l'être de Martial. Il écrit :

Il [=le fleuve] avait une volonté ; elle me hérissait de peur. Car elle arrivait jusqu'à moi, et c'était la volonté pure, sans pensée, la volonté indifférente, celle d'un antique élément, depuis des millénaires engagé dans un long travail de frottement, d'imbibition sournoise et de lente usure du monde. Force fluide et pourtant décomposante qui ne s'attaquait pas seulement aux berges du fleuve, mais qui mordait aussi aux rivages de l'âme. p.160.

Il s'agit là d'une volonté de grandes eaux, volonté qui se charge d'une histoire au niveau mondial, d'un passé primordial et aussi d'un instinct fatal de conquérir et d'assimiler n'imorte quelle présence avec laquelle il vient à être en contact. Martial ne sait pas exactement ce qui se fait en lui, mais lui qui a déjà connu une partie importante de la Camargue, il a une certaine conscience qu'il est question de son être même. L'autre jour, ne s'est-il pas laissé envahir âme et corps par les eaux au moment de la première confrontation avec le fleuve, et n'a-t-il pas dit : <Ce sont des êtres sinueux et insinuants que les fleuves et les rivières>⁽⁵⁵⁾ ? Par-dessus le marché n'a-t-il pas écrit ainsi : <Je sentais en moi la lente ascension d'une force impersonnelle, comme si la puissance et la grandeur fluviale m'eussent pénétré à leur tour de leur sauvagerie jusqu'à faire de moi une création du fleuve>⁽⁵⁶⁾ ? Ce jour-là, traversé par le coulant sauvage, l'être de Martial était sur le point de devenir un élément des grandes eaux. Toutefois à lui, homme né et élevé dans les douces

collines et accoutumé à l'étendue rassurante de ferme, c'est-à-dire un Maigremut, le fleuve et le sol humide devaient tout étrangers et donc mystérieux et monstres. Surtout le fleuve lui évoquait une peur ineffaçable, peur <qui [l'] envahissait, comme un corps glissé dans [son] corps>⁽⁵⁶⁾, peur que devaient éprouver les gens primitifs devant le spectacle étrange. Dès lors il vivait bon gré mal gré sous les ombres persistantes du fleuve et de cette peur qui devenait une condition irrécusable de sa vie quotidienne. Ainsi un jour il finit par se dire :

J'étais l'eau ; l'eau passait en moi [...]. Je faillis me perdre à moi-même. p.41.

Confession qui fait époque dans sa vie, confession par laquelle il se reconnaît un Malicroix. Et auparavant il a écrit en contemplant le Rhône courroucé :

On devenait sous la nappe visible un invisible fleuve aux allures surnoises qui, plus lourd et plus lent, traînait les eaux compactes des plus lourdes pluies sur son lit gluant d'alluvions lentement animées par le courant caché et l'aspiration des gouffres perfides. p.40.

Ici il y a les yeux perspicaces qui savent déceler une figure secrète du monstre ; on peut connaître avec Martial les deux faces d'un fleuve : face de la violence et celle de la latence. Cela veut dire que Martial s'est déjà procuré une excellente connaissance sur les eaux vives et que nous avons affaire encore une fois à l'ambivalence du monde de Bosco.

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que nous devons assister à une autre complication. Comme nous avons dit plus haut, Martial se connaît mi-assimilé au fleuve en le sens *psychique* et il sait que cette assimilation va aller jusqu'au niveau *organique*. Selon lui, il y a deux fleuves : le fleuve *réel* et le <mystérieux fleuve intérieur dont le flot noir [coule] en [lui]>⁽⁵⁷⁾. Cela revient à dire qu'il est interpénétré, quoique partiellement, par son propre être fluvial. Il subit donc le dédoublement pénible de sa personne. A côté d'un innocent Maigremut qui s'obstine dans le souvenir de l'intimité familiale de la Noël, on doit reconnaître un homme qui va se dispersant dans le cosmos aquatique et devenant l'essence irréfutable de la terre sauvage des Malicroix, quoiqu'il y entraîne encore une terreur clandestine. Entortillé dans les jeux à la fois dynamiques et tendancieux des grandes eaux, il doit faire front à la substance authentique de la Camargue et d'un *autre lui*.

Alors il s'agit non seulement de son psychisme, mais enfin de son organisme. Cependant

regarder dans les yeux le fleuve et cet *autre lui*, c'est encore trop pour Martial qui hésite entre les Maigremut et les Malicroix ; il se sent tantôt en exil tantôt chez lui. Et il est toujours question du fleuve et aussi de *l'autre lui*, devenu une créature des eaux. Dès son arrivée à l'île, il regardait en *lui* le fleuve comme le fleuve le plus considérable des symboles de la Camargue. Maintenant nous le trouvons tremblant d'effroi en face du visage horrible du fleuve. Il écrit :

C'était une peur nue, une terreur élémentaire, sur la peau, dans la chair, le sang, le cœur, la moelle frissonnante ; cette secrète répulsion des eaux qui me hantait et qui maintenant me poussait à fuir. Fuite aveugle, qui me porta, non pas vers La Redousse, mais à l'orée d'une clairière, inconnue, peut-être dans le sud de l'île. p.160.

Ainsi dans la neige compacte, commence son vagabondage au cours duquel il va entrevoir un monde étendu entre la réalité et la rêverie, monde qui se cache jalousement aux yeux étrangers. Et en suivant ce vagabondage, nous pouvons assister à une autre aventure intérieure où son moi subit tour à tour le dédoublement et la recomposition.

Alors ce qui se charge du rôle grave dans cette aventure, c'est la neige qui symbolise la substance floue et flottante, c'est-à-dire la substance ayant la facilité d'affecter et d'assimiler l'être errant comme celui de Martial. De plus la neige a la faculté de construire un espace assourdi en absorbant les sons dans ses couches épaisses. Donc ce vagabondage se fait dans le silence profond, mais ce silence, ce n'est pas une simple absence de bruit, mais le silence plein de voix inaudibles, le silence que tant de fois nous *entendons* dans les œuvres de Bosco. Or pour connaître la présence de cette sorte de silence, on doit habituer, conformer, unifier et assimiler le rythme des sens à celui de la nature où il y a les voix de la plante, de la terre, de l'air, des maisons, des mobiliers etc. Une fois entré en camaraderie avec ce silence, on y connaîtrait une variété de sons. C'est le silence le plus pur et le plus grave. Et de même que presque tous les phénomènes de chez Bosco, on peut toucher ce silence comme quelque chose de matériel. D'après l'expression de Martial, c'est <un silence perceptible>⁽⁵⁸⁾.

Dans le monde de Bosco où tout grouille en état primitif et chaotique, il n'y a pas de démarcation substantielle entre toutes sortes de présences ; elles se rangent sur le même pied. Cela se fait non seulement entre les présences humaines et celles non-humaines, mais aussi entre les choses matérielles et celles non-matérielles. Par exemple bruit, lumière,

air... ils possèdent une matérialité. Dans *Un Oubli moins profond* (1961), le narrateur se dit devant les objets immobiles et cachés dans l'ombre :

Ils attendent et chacun entend et voit ce que moi, je ne puis ni voir ni entendre. Et il est impossible qu'à la fin un bruit ne sorte pas du plancher ou des murs. Car un bruit, c'est aussi un être et tous ces objets matériels parlent à leur façon à cette chose, inimaginable encore et caché, que sera ce bruit... p.315.

On y voit un bruit se matérialiser comme un objet ; on pourrait donc l'appeler *objet immatériel*.

Et quant aux phénomènes psychologiques ou physiologiques de l'humanité, cela revient au même. Feuilletons au hasard quelques livres :

J'avais l'impression qu'un acte inachevé, là quelque part, et vivait encore. *Hyacinthe*. p.44.

J'apprenais le sommeil, celui qui m'attendait, celui qui chaque nuit errait dans la cellule avant de descendre sur moi. *Le Récif*. p.171.

Ici *un acte et le sommeil* prennent corps et fonctionnent comme une chose concrète et organique—auditive, visuelle et tactile. Ils jouissent à la fois d'une matérialité et d'une spiritualité en endossant le poids, la forme et la physionomie de notre être. Nous autres hommes et eux, nous sommes presque d'une même substance, car flottant à la recherche du récipient propre à établir leur vie corporelle et mentale, comment pourraient-ils trouver le contenant plus favorable que l'organisme et le psychisme de l'être humain ? Entre nous et eux, il arrive ainsi la réciprocité organique et psychique ; une fois que nous les tenons captifs pour les façonner à notre imitation, c'est eux qui nous prennent pour nous rendre plastiques à leur disposition. Cela signifie qu'ils se cristallisent en nous, tandis que nous nous dissolvons en eux.

Alors c'est au milieu de ce silence organique qu'a lieu l'aventure mi-réelle et mi-fantasmagique de Martial. Et il y a toujours la neige et le fleuve⁽⁵⁹⁾ au dehors et au dedans de lui. Le monde se décomposant et se superposant en deux couches—couche intérieure et celle extérieure—, l'être de Martial s'y disperse, et il ne fait que marcher à tâtons soit en lui, soit dans l'espace réel. Il écrit :

[...] J'avais cependant en moi et, au monde extérieur maintenant invisible, se substituait peu à peu un autre monde que je percevais. Il semblait émaner de moi, s'y construire et recomposer [...] un double intérieur de ces choses dont le vertige de la neige m'avait séparé. p.163

Or, comme nous avons touché, ce qui l'incite à tenter le vagabondage périlleux, si périlleux physiquement comme mentalement, c'est la répulsion inhérente aux Maigremut pour les grandes eaux qui travaillent d'une façon insidieuse le cœur conforme à la douceur de la vie campagnarde. Une voix secrète lui suggère de fuir du fleuve, une voix qui, depuis son enfance, ne cesse de lui dépeindre le bonheur terrestre de la famille paisible. Pour un Maigremut, obéir à cette voix, cela est un instinct. Toutefois au cours de la fuite le hasard le conduit trois fois en face du fleuve. Il écrit :

Dès que je cherchais une direction et croyais la saisir, *fatalement* je tombais sur le fleuve. p.161. (C'est nous qui soulignons)

Mais s'agit-il seulement du hasard ? L'abverbe *fatalement* ne nous dit pas quelque chose de signifiant ? Déjà nous avons appris que Martial se correspondait voluptueusement avec le fleuve. A son arrivée à l'île, il a subi la hantise de la présence troublante du fleuve :

Le fleuve me hantait. La proximité de sa grandeur réveillait en moi une antique terreur des eaux [...]. p.25.

A cette terreur, on peut reconnaître la réminiscence profonde et lointaine—presque sur l'échelle de l'histoire anthropologique—de la calamité des grandes eaux. De même, dans *Le Chemin de Monclar* (1962), nous trouvons le narrateur, enfant Bosco, contempler le Rhône augmentant le volume d'eau :

Le fleuve monte [...]. Vision inattendue [...] que j'éprouve souvent dans l'ombre près des eaux et qui déjà en moi annonçait la naissance de l'homme, cet homme que je devenais, et en qui naissaient de nouvelles craintes, comme celle qui devant le fleuve venait de surgir et me saisissait, la même où l'enfant que j'avais été jusqu'alors n'aurait éprouvé qu'une peur, une peur étroite, la peur de tomber dans les eaux, ...d'y être englouti... *Le Chemin de Monclar* p.20.

Il y a le portrait d'un homme qui, jusqu'au plus profond de l'âme embué des miasmes du fleuve, vient de se reconnaître organisé dans la figure et le rythme du monde aquatique. Dès lors il lui régnera une tendance à regarder le monde sous l'ombre cauchemardesque du grand fleuve. Bon gré mal gré cet homme coexistera avec le fleuve en étant en butte à l'incantation du génie des eaux, génie à la fois viril et sournois. A ses yeux il n'y aura aucun signe des choses et des êtres qui n'entraîne pas l'image de ce génie. Il vivra donc comme le fils de monde aquatique ; pour lui ce sera la seule vie possible, et pas à pas il marchera sur cette vie jusqu'à en faire sa propre réalité irrécusable. Ayant tant d'inclination, ou tant de sympathie pour l'élément des eaux, il devra couvrir «de nouvelles craintes» comme ses chères compagnes. Depuis la hantise des eaux deviendra sa raison d'être inaliénable.

C'est là le cas de Martial. Une fois subi une correspondance si sérieuse avec le fleuve, il n'est pas d'humeur, quoi que ce soit sa volonté, à vivre hors de l'univers aquatique ; on dirait que cela est sa destinée à lui.

Donc au cours du vagabondage, force lui est de se diriger vers le fleuve dont il veut s'éloigner coûte que coûte à titre d'un Maligne. Mais lui qui a noué une amitié lugubre avec le fleuve, il sait au profond de sa conscience que le fleuve le possède dans chaque recoin de ses organes et ses sens et que marcher malgré lui vers le fleuve, c'est de faire son chemin pour rencontrer sa propre nouvelle existence. Car il s'est déjà dit : «J'étais l'eau ; l'eau passait en moi». Et toujours tombe la neige autour de lui et même au dedans de lui. Il écrit :

Mais de la neige immatérielle qui maintenant en moi, comme autour de moi tombait la *vraie neige*, un paysage commençait à naître de grands bois crisallisés aux ramures cassantes, buissons fragiles et halliers bleuâtres, sentiers de verre qui luisaient, dans une île de *pure neige*. p.163.
(C'est nous qui soulignons.)

De la *vraie neige* naît la *pure neige* qui établit avec celle-là une communauté à travers laquelle, travaillé dans l'intégrité de son être, Martial ne cesse de marcher tout en reconnaissant encadré dans un milieu plein de folie qui s'étend entre la perception et l'hallucination. C'est le milieu où l'on devient avec facilité sujet à se réduire en rien, parce que l'on peut à peine y distinguer le monde matériel d'avec celui immatériel. Cela veut dire que s'approchent, s'emmêlent et s'unifient un Martial de l'espace réel et l'autre de l'univers imaginaire. A la fois abstrait et corporel, somme toute comme une existence des deux

mondes, Martial va devenir une pure et absolue présence d'un monde pur et absolu, parce que dans son psychisme se dissout la ligne de démarcation de ces deux mondes.

Alors dès le début de vagabondage il y a en lui une disposition, quoique vague, de retourner à la Redousse, surtout en l'emportant sur le monde neigeux. Achever cette disposition, c'est une manière de devoir qu'il s'impose dans le but d'établir une virilité en lui, virilité nécessaire à un Malicroix. D'abord son vagabondage avait, presque inconsciemment, pour but de retrouver le chemin du retour ; mais à cause de la neige propice à l'égarer, il n'en lui serait pas possible, il le sait sans aucun doute. Or maintenant qu'il devient une pure et abstraite présence, la situation prend une nouvelle tournure ; elle va plus loin. Martial écrit :

[...] Mais ici, dans ces lieux improbables de l'être, le chemin du retour va se reformer de soi-même. Je ne peux plus le retrouver ; je sais qu'on ne retrouve rien ; je veux le créer en marchant [...]. p.163.

Ce n'est pas un simple changement de la circonstance dont il s'agit ici, mais c'est la naissance décisive d'une volonté d'accomplir un acte créateur et viril.

Dès lors ce vagabondage n'est plus le vagabondage ; sa marche se fera dans une certaine volonté. Nous le voyons méditer le sens de son propre désir qui va se formant. Il écrit :

[...] [S]i je ne vois pas clairement où je vais à travers ce délire, je sens vers quoi tend mon désir [...]. p.163.

Comme il a écrit plus haut, il n'a plus besoin de s'énervier afin de rechercher le chemin du retour ; il se sent conduit par les mains bienveillantes du monde qui viennent de naître de la formation de son désir précis. L'appel de la maison, appel baigné d'un certain amour, dont son ouïe capte les ondes encore anonymes, Martial sait maintenant qu'il n'a qu'à le suivre. Pressant le pas, il se dirige à son insu vers le refuge qui est «la maison la plus simple du monde, qui est la demeure de la paix».⁽⁶⁰⁾ Emmaillotté de la chaleur bénigne qui émane de «l'amour du refuge»,⁽⁶⁰⁾ et confiant en son propre désir, il marche sans hésiter dans un espace immatériel et pur qui devient ainsi son unique réalité. Et quant au fleuve, il écrit d'abord : «Ah! me disais-je, il faut arriver au refuge avant que le flot de ce fleuve ne me

touche et ne m'emporte à travers les abîmes du ciel»,⁽⁶⁰⁾ mais ensuite : «Les premiers flots du fleuve effeuraient les talus de l'île et ils passaient par dessus la neige, inondant les derniers sentiers où j aurais pu me perdre. Et déjà je marchais facilement dans les étoiles». ⁽⁶⁰⁾ N'est-ce pas la déclaration de la conquête et du triomphe, n'en fût-ce qu'au commencement ? En tous cas, il a pu retourner à La Radousse.

Plus tard en ruminant cette aventure il s'applique à l'expliquer à lui-même ; cependant même cette explication aurait besoin, nous semble-t-il à première vue, d'une autre explication, explication plus prosaïque. De fait le vagabondage mi-réel mi-hallucinant dans lequel il s'est trouvé entraîné, ce vagabondage nous présente pas mal d'enigmes difficiles à déchiffrer *matériellement*. Si nous essayons d'en trouver la conclusion *rationnelle* et *raisonnable*, nous laisserons errer dans le dédale sans issue. Il va de soi que chez Bosco cette manière de commentaire profane ne dit rien. Il nous faut donc entrer sans détours dans le noyau du monde où parle seul le psychisme et aussi devenir assez *naïf* pour identifier le réel avec l'imaginaire. C'est quand on est dans ce monde-là qu'on peut comprendre avec Martial le processus de cette aventure.

D'après Martial, une fois formée la volonté de trouver le chemin du retour, il se laissait conduire par «une voix sans corps, une voix qui parlait au dessus de la neige, et qui n'était rien qu'une voix disant des mots de neige»⁽⁶²⁾ qui tombait au dehors et au dedans de lui, c'est-à-dire neige matérielle et immatérielle, bref neige pure. Et on dirait que dès le début de l'aventure, il désirait et attendait quoique inconsciemment cette voix parlant «des mots qui n'avaient pas de sens» de ce monde vulgaire ; mais il savait peut-être qu'il pourrait saisir les sens incontestés. En effet une voix était là. Toutefois il avait fallu qu'il se métamorphosât en un Malicroix si bien que cette voix se présentait et s'adressait à lui. Écoutons Martial :

Chuchotante et insituable, elle [=une voix] essayait, avant mon retour au réel, de me communiquer une mystérieuse confidence. p.165.

Mais c'est plutôt de lui qu'elle exigeait la confiance établie sur une grande confiance qui venait de naître en lui, et il devait se reconnaître prêt à cette exigence. Et ce qui est remarquable, c'est que cette voix se chargeait d'une lourdeur de la lignée de ses pères maternels ; il continua : «Entre moi et la porte de mes pères, elle me priait d'écouter ce que bientôt je ne saurais entendre et que pourtant il me fallait entendre, avant de rentrer dans

ma chair mortelle.»⁽⁶¹⁾

Lié à cette voix par la confiance qui venait de s'établir entre lui et la maison, il se retrouva enfin dans la chambre bienveillante de la Redousse où allait apparaître Balandran à la mode particulière aux serviteurs du monde de Bosco. Et c'est à ce moment qu'a lieu le dialogue remarquable entre Martial et Balandran, nous en avons déjà traité. Somme toute pour Balandran, Camarguen jusqu'à la moelle des os, Martial devient à dater de ce jour un semblable.

Et faisant ce pacte avec Balandran, autrement dit avec la Camargue, Martial consacre cette veille de Noël à cet acte ; c'est pour la première fois qu'il passe la Noël sans prières qui, selon les Maigremut, vous aident à vous élever jusqu'aux anges dont l'image souriante accompagnait votre vie depuis l'enfance. Cela signifie qu'il ne passe plus la Noël comme un Maigremut, mais comme un Malicroix. Il se sent pénétré sérieusement par l'âpre sang dont il devient bon gré mal gré l'héritier, bien qu'il n'éprouve pas moins le regret pénible pour le doux sang ; il contemple alors ce nouveau lui-même tout en ayant une peur ineffaçable. Sur ce sujet, il écrit :

J'avais peur de moi-même, car je tenais encore au paradis facile, mais je pressentais un dur paradis.

C'est pourquoi, je ne priais pas. Je veillais. J'attendais l'aube. p.168.

Voilà l'attitude typique de l'homme qui, sachant une fois pour toutes son propre destin, l'accepte presque docilement. Ne peut-on entrevoir dans cette attitude une sorte de réceptivité semblable à la passivité des Maigremut ? Ce fait vous mènera à reconsidérer d'un nouveau point de vue la substance de ces deux lignées contradictoires l'une à l'autre. Surtout on sera obligé d'étudier encore une fois un certain aspect de la lignée des Maigremut qui jouit d'une passivité extraordinaire, ou plutôt diabolique. La polarité, par laquelle se caractérisent ces deux lignées, les fera ressembler l'une à l'autre.

Or dès le lendemain de ce jour mémorable, au lieu de l'esprit troublé et troublant, inquiet et inquiétant, il règne à La Redousse et en Martial l'âme paisible et simple, mais au fond de laquelle il y a une volonté virile de s'acheminer vers «un dur paradis». Il sait déjà que vient de s'accomplir dans son être la *merveille* qu'il n'a jamais connue. Il écrit :

Impression qui se confondit avec mon retour au monde sensible, où d'autres signes, Balan-

dran, le chien, le feu et le flambeau, revenus à moi par miracle, m'apparurent soudain comme de merveilleuses formes de la vie, car elles étaient à la fois mystérieuses et familières. . . Les êtres et les choses de ce monde sauvage et exclusif se donnaient à moi et m'aimaient. p.171.

On voit se former une harmonie riche en promesses, mais en dures promesses. Pour cela il a fallu à Martial parcourir la folie, le cauchemar et l'ivresse chandestine au milieu de la neige tortureuse et fantasmagorique, en ayant toujours une crainte invétérée des eaux courantes. Et cette harmonie n'est autre que le signe grave dans son être, signe honorable mais fatal pour être admis dans le monde sauvage et exclusif. De même que Martial, tant de héros-narrateurs de Bosco—simples intellectuels—doivent-ils s'exposer aux aventures de cette espèce pour devenir habitants et initiés d'un monde franc-maçonnique !

Ainsi cette aventure dans la neige, c'est pour Martial le prélude des autres aventures plus sérieuses, à travers lesquelles il deviendra le Malicroix authentique en s'acquittant du devoir ardu et mystérieux que lui a imposé Cornélius de Malicroix.

(à suivre)

Notes

Tous les textes dont nous nous servons dans cet essai, ce sont ceux de *Coll. Blanche* des Editions Callimard.

(1) *Un Oubli moins profond* p.311.

(2) La maison qui s'établit dans le monde de Bosco est le plus souvent solitaire et isolée. Les héros ou les narrateurs y sont conduits par les mains d'un sort qui a cependant l'apparence d'un hasard.

Quant à l'aspect cosmologique de la maison, nous pouvons lire aussi dans *L'Antiquaire* : La nuit est l'âme de cette maison. Y rester c'est en accepter la nature, qu'est de contenir plus d'ombre que n'en contiennent d'habitude les demeures des hommes. Et cette ombre n'est pas absence de lumière. C'est positivement de l'ombre, de l'ombre issue naturellement d'une autre ombre, de cette ombre-mère qui flotte quelque part dans l'univers, origine de toutes les ombres du ciel et de la terre, du ciel, qui au delà de l'air bleu qu'on respire, n'est qu'immensité noire, et de la terre dont le cœur est enfoui au sein des plus lourdes ténèbres. pp.281-282.

Ici on pourrait voir que l'écrivain considère la maison comme une fille de la terre et du ciel.

(3) cf.

{...} on peut opposer la rationalité du toit à l'irrationalité de la cave. Le toit {...} met à couvert l'homme qui craint la pluie et le soleil. Les géographes ne cessent de rappeler que dans chaque pays, la pente du toit est un des signes les plus sûrs du climat. {...} Le rêveur lui-même rêve rationnellement ; pour lui le toit aigu tranche les nuées. Vers le toit toutes les pensées sont claires. {...}

La cavé, on lui trouvera sans doute des utilités. On la rationalisera en énumérant ses commodités. Mais elle est d'abord *l'être obscur* de la maison, l'être qui participe aux puissances souterraines. En y rêvant, on s'accorde à l'irrationalité des profondeurs.

Gaston Bachelard : *La Poétique de l'espace*.

(Presses Universitaires de France) p.35.

Dans *L'Antiquaire* on verra se développer ce thème d'une façon presque infernale.

(4) cf.

Les quelques pages qu'on va lire n'ont pas été rédigées par Baroudiel, mais par moi, son ami François Méjean.

L'Antiquaire p.369.

Cette double structure, on verra dans *Le Récif* et *Une Ombre*.

(5) Le rôle que Bosco distribue aux narrateurs se classe en trois catégories ; héros (*Le Mas Théotime*, *Malicroix*, *L'Épervier* etc.), entremetteur (*Les Balesta*, *Sabinus* etc.) et mi-héros *mi-entremetteur* (*Hyacinthe*, *Le Jardin d'Hyacinthe* etc.).

(6) *Sabinus* p.195.

(7) Voir *Note* (2).

(8) Les recherches de ce thème voudraient beaucoup de pages. Mais l'important est que chez Bosco le silence ne soit pas l'état paisible et calme, ni le vide mort où règne le rien. Bien au contraire, dans le silence il y a une variété de bruits, d'ondulations, de signes, de pressentiments. . . Bref le silence est plein de voix dont seuls les primitifs peuvent saisir les significations. Nous l'étudierons dans cet essai à travers les images de Balandran et d'Oncle-Rat. D'ailleurs nous pouvons voir la figure de l'enfant Bosco prêter toute sa sensibilité au silence qui règne dans la campagne provençale. (Voir p.50 d'*Un Oubli moins profond*).

(9) *Un Rameau de la Nuit*. p.34.

(10) Voir *Sabinus* et *L'Épervier* dans lesquels le *don* dominera toute la postérité des Balesta.

(11) cf.

Il y a en moi un fond d'ombre et peut-être même de sauvagerie. Je suis irascible, violent, mais, enfant, ces traits durs étaient enfouis sous une timidité excessive [...]. Les coups, je pouvais les rendre et les rendre furieusement. Des coups de timide, les plus redoutables.

Le jardin des Trinitaires. p.116.

Dans cet autoportrait de l'enfant Bosco, ne peut-on pas lire l'embryon ou bien l'archétype de son monde littéraire qui se caractérise par l'ambivalence ?

(12) *Le Mas Théotime*. p.26.

(13) *Malicroix*. p.13.

(14) *ibid.* p.128.

(15) *ibid.* p.13.

(16) *ibid.* p.60.

(17) Dans son testament, Cornélius explique la parenté entre lui et Martial :

[...] *Martial de Mégremut, mon arrière-petit-neveu, fils de Clémence de Brochols, fille elle-même de ma sœur Héloïse de Malicroix, épouse de Jean de Brochols* [...].

(souligné dans le texte) *ibid.* p.70.

(18) *ibid.* p.21.

(19) Quant au rôle des narrateurs des romans de Bosco, voir *Note* (5).

Or nous toucherons un peu au portrait général des narrateurs. Eux, intellectuels, rationnels, mais inclinants à la solitude quoiqu'ils ne soient pas misanthropes. Intellectuels, ils sont bien au courant de l'humanisme greco-latin comme l'était l'écrivain même. (Voir par exemple le portrait de Frédéric Meyrel d'*Un Rameau de la Nuit*.) Et comme notre Martial et Pascal Derivat du *Mas Théotime*, ils sont amateurs de la botanique et ont confiance en efficacité médicale de la tisane. Rationnels, ils se refusent une fois à s'abandonner à l'absurde et au surnaturel, mais conduits par des circonstances nécessaires ils se laissent glisser petit à petit dans le champ où grouillent l'absurde et le surnaturel. Toutefois à vrai dire en eux il y a du tempérament latent pour l'absurdité. Le narrateur de *L'Antiquaire* écrit :

Mon état naturel de lucidité froide, où rien d'insolite ne naissait jamais, me parut pauvre. J'avais gardé le goût de l'absurde, de l'irréel.

p.189.

C'est pourquoi nous ne pouvons pas croire littéralement la confession du héros-narrateur d'*Un Rameau de la Nuit* devant une personne qui se munit d'une arrière-pensée et d'un dessein équivoque : «Par caractère, je n'aime pas trop ce genre de pensées, ces manœuvres un peu surnoisées... Tout ce qui est incertain ou fuyant m'inquiète.» (p.115.)

(20) *Malicroix* p.34.

(21) Nous voyons dans *Le Jardin d'Hyacinthe* la servante Sidonie essayer la table avec une sorte de croyance et par cet acte fidèle cette table obtenir une spiritualité :

Les vieux doigts chargés de vertus, la paume généreuse, tiraient du bloc massif et des fibres inanimées les puissances latentes de la vie. C'était la création d'un être, l'œuvre même de la foi, devant mes yeux émerveillés.

p.192.

(22) Bachelard : *La Poétique de la rêverie*. p.129.

(23) *ibid.* p.151.

(24) *Malicroix* p.23.

(25) *ibid.* p.24.

(26) *Hyacinthe* p.10.

(27) *Le Jardin d'Hyacinthe* p.82.

(28) *ibid.* p.131.

(29) Dans *Un Oubli moins profond* Bosco écrit :

J'ai beaucoup parlé ailleurs de Tante Martine [...].

En effet elle n'était pas une tante, mais une cousine lointaine qui s'était élevée au rang de tante, parce qu'elle avait dans le sang une vraie nature de tante [...].

Elle était née tante et prédestinée.

p.229.

De fait Bosco a «beaucoup parlé» d'elle, tantôt dans les œuvres romanesques (*L'Enfant et la Rivière, Le Renard dans l'île, Barboche, Bargabot*) tantôt dans les demi-autobiographiques (*Mon Compagnon des Songes, Tante Martine*), tantôt les autobiographiques (trois Souvenirs : *Un Oubli moins profond, Le Chemin de Monclar, Le Jardin des Trinitaires*). Nous pourrions voir dans la figure de Sidonie, servante du *Jardin d'Hyacinthe*, le reflet de cette vieille femme. Somme toute il règne chez ces deux vieilles une sagesse modeste et sobre ; cela revient à dire que ces deux respirent dans la partie *solaire* de l'espace ambivalent de Bosco.

- (30) Voir *Note* (5).
- (31) *Hyacinthe*. p.31.
- (32) *Malicroix*. p.50.
- (33) *ibid.* p.32.
- (34) *ibid.* p.30.
- (35) *ibid.* p.166.
- (36) *Malicroix*. p.261.
- (37) *ibid.* p.122.
- (38) *ibid.* p.95.
- (39) *ibid.* p.268.
- (40) *ibid.* p.96.
- (41) *ibid.* p.272.
- (42) *ibid.* p.199.
- (43) *ibid.* p.204.
- (44) Voir *Hyacinthe*. pp.164-172.
- (45) De ce sujet qui fait partie du leitmotif d'*Un Rameau de la Nuit*, il nous faudrait traiter par beaucoup de pages. Mais ici nous nous bornerons à citer la phrase suivante :
- Mon identité m'importune. J'ai beau changer de nom, et tantôt prendre l'un, tantôt me confier à l'autre, je n'en reste pas moins, ce que je suis et qui hélas ! n'a pas de nom. Il faudrait trouver quelque part, et je ne sais dans quelle langue, le vrai nom qui me satisfait, et qui me révélerait ma vraie nature. Alors je serais vraiment ce que je pus être, et que je reste encore impuissant, sans ce nom, à devenir. Il est probablement un seul nom qui convienne à chaque âme : un nom caché.*
- Un Rameau de la Nuit* p.376.
(souligné dans le texte)
- (46) *Malicroix* p.68.
- (47) cf. Or, les Rambard avaient la passion des taureaux et ils en faisaient pâturer, le long du fleuve, sur leurs rives, des manades considérables. Les Malicroix méprisaient les Rambard et ils détestaient leurs taureaux. Les plus belliqueux des hommes, s'étaient pris d'aversion contre ces nobles bêtes. Par esprit de contradiction [...], ils avaient rassemblé sur leur domaine d'immenses troupeaux de moutons dont ils se montraient extrêmement fiers. *Taurus, tellus*, disait avec mépris le vieil Odéric : (Le taureau, ce n'est que la terre), *Aries, Ignis Cœlestis !* ajoutait-il avec orgueil : (Le bélier, c'est le feu du ciel.) Paroles que tous les Rambard conservaient dans leurs têtes sauvages. *Malicroix* pp.82-83. Rivalité inyétable des deux lignées contrastées, c'est le schéma typique de chez Bosco depuis *Le Mas Théotime*.
- (48) *Malicroix*. p.78.
- (49) *ibid.* p.90.
- (50) *ibid.* p.91.
- (51) *ibid.* p.107.
- (52) Cf. Dans un pays calme, six toits, une tretaine d'âmes. Un peu de neige sur les toits, et déjà de grands feux de bois pour réchauffer ces âmes. . . Je les voyais, les Maigremut. Ils tenaient chaque soir de petits conciliabules. *Malicroix*. pp.155-156.
- (53) *Malicroix*. p.158.

- (54) *ibid.* p.159.
- (55) *ibid.* p.25.
- (56) *ibid.* p.41.
- (57) *ibid.* p.160.
- (58) *ibid.* p.162.
- (59) Cf. [...] Cependant, je sentais en moi la lente ascension d'une force impersonnelle, comme si la puissance et la grandeur fluviales m'eussent pénétré à leur tour de leur sauvagerie, jusqu'à faire de moi une créature du fleuve. *Malicroix*. p.41.
- (60) *Malicroix*. p.164.
- (61) *ibid.* p.165.